

Pourquoi Pas?

GAZETTE HEBDOMADAIRE PARAISSANT LE VENDREDI

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIER — L. SOUGUENET



DÉSIRÉ DEFAUW

LE JOYEUX CHAMPAGNE SAINT-MARCEAUX DONNE L'ENTRAIN ET LA GAÏETE

IMPORTATEUR GÉNÉRAL POUR LA BELGIQUE

Maison VAN ROMPAYE FILS SOCIÉTÉ ANONYME

RUE GALLAIT, 176, A BRUXELLES — TÉLÉPHONE 115,43

Dro-phy-lac-tic

Ceci

Brossez les dents supérieures
de haut en bas — les dents
inférieures de bas en haut.



et non cela



C'est le seul moyen de débarrasser les interstices de votre denture des restes d'aliments qui y adhèrent.

Représentant général pour la Belgique
Représentant général pour la Belgique:
MAISON A. VANDEVYVERE
54, Boulevard Henri Spaeyk
MALINES, Belgique



VOIGI LA BELLE SAISON...

Le moment est venu de faire un approvisionnement nouveau de vins frais, légers, désaltérants joyeux.

BUVEZ DU
Jean BERNARD-MASSARD
GRAND VIN DE MOSELLE CHAMPAGNISÉ

PRIX-COURANT

Royal Demi-Sec.	12 fr. la bouteille
Goût Américain	13 fr. » »
Impérial Extra Dry.	14 fr. » »
Brut	16 fr. la bouteille

Supplément de fr. 1.50 par deux demi-bouteilles. Caisses de 24 demi-bouteilles
En caisse de 12 et 30 bouteilles

JEAN BERNARD-MASSARD
Grand Vin de Moselle champagnisé
GREVENMACHER-SUR-MOSELLE
GRAND DUCHÉ DE LUXEMBOURG

Dancing SAINT-SAUVEUR
le plus beau du monde

TAVERNE ROYALE

Galerie du Roi - rue d'Arenberg
BRUXELLES
Café - Restaurant de premier ordre

Les deux meilleurs hôtels-restaurants de Bruxelles

LE MÉTROPOLE

PLACE DE BROUCKÈRE

Splendide salle pour noces et banquets

LE MAJESTIC

PORTE DE NAMUR

Salle de restaurant au premier étage

LE DERNIER MOT DU CONFORT MODERNE

Pourquoi Pas ?

L. DUMONT-WILDEN — G. GARNIR — L. SOUGUENET
ADMINISTRATEUR : Albert Colin

ADMINISTRATION : 4, rue de Berlaimont, BRUXELLES	ABONNEMENTS	UN AN	6 Mois	3 Mois	Compte chèques postaux N° 16,664 Téléphones : N° 187,83 et 293,03
	Belgique. Congo et Etranger.	42.50 51.00	21.50 26.00	11.00 13.50	

Désiré DEFAUW

Les concerts du Conservatoire sont une institution nationale, comme la banque du même nom, le Cercle Artistique et la Grande Harmonie. Gevaert — qui, d'ailleurs, leur avait donné une réputation européenne — en avait fait quelque chose d'auguste et de sacré. De son temps, on allait au concert du Conservatoire comme on va à l'église. Ce concert ce n'était pas un divertissement, c'était un office. N'y entraient pas qui voulait, il fallait être admis sinon initié. Dame! le jour où Gevaert dirigeait son orchestre et officiait, il sacrifiait solennellement à la musique pure. Tinel et Dubois, avec moins d'envergure, ont cherché à maintenir cette tradition de haute tenue, comme disent les critiques musicaux.

Aussi comprend-on qu'en partageant la succession de Léon Dubois, tel l'empire d'Alexandre, et en confiant la direction des concerts du Conservatoire à M. Defauw, tandis qu'il nommait M. Joseph Jongen à la direction de l'établissement, notre Camille national et international ait fait quelque foin dans le Landerneau musical. Des journaux prétendent que les professeurs du Conservatoire sont littéralement exaspérés.

« Pourquoi cette nomination? se demandent-ils. Pourquoi rompt-on avec une tradition antique et justifiée? A-t-on voulu diminuer ainsi la personnalité de M. Jongen et ne laisser à sa direction qu'un caractère administratif? En tout cas, devant le gros public, voilà à quoi aboutira la distinction arbitraire établie entre les fonctions de directeur et celles de chef d'orchestre. »

Est-ce vraiment là ce que pense le gros public?

Mon Dieu! le gros public pense généralement ce qu'on lui fait penser. Mettons qu'une partie de ce gros public — puisque gros public il y a — prenne le parti de ces professeurs qui, dit-on, refuseraient de faire leur partie dans les concerts dirigés par

M. Defauw. Mais il y a une autre partie de ce même gros public qui se réjouit de cette nomination: ce sont les habitués des concerts Defauw.

???

Qu'est-ce donc que ce Defauw qui paraît tout à coup au zénith de notre ciel musical? Nous l'avons demandé à un mélomane de nos amis, un mélomane, pas un musicien. « Defauw, nous a-t-il dit, c'est un as, l'as sur lequel, depuis la mort de Brahy, comptent tous les mélomanes bruxellois. »

— Soit, mais d'où vient-il?

— C'est un Gantois. Encore un Gantois, diront Grégoire Le Roy, le général Kestens et Joseph Van Melle, qui sont intimement convaincus que les Gantois sont nés pour mener le monde. Et, naturellement, c'est à Gand qu'il a commencé ses études musicales. Violoniste, il apprend son métier avec Johan Smet et décroche son premier prix à quatorze ans. Deux ans plus tard, il termine ses études de fugue et de contrepoint sous Léon Moermans et Emile Mathieu. Puis, c'est le séjour obligatoire à Paris où il se perfectionne dans la technique musicale et fréquente tous les maîtres modernes. Puis, c'est la vie amusante et mouvementée du musicien ambulancier. De tournées artistiques en tournées artistiques, il arrive à Londres où il reste pendant dix années et où le surprend la guerre.

Il y connaît des succès brillants comme virtuose, puis comme chef d'orchestre. A vingt et un ans, après avoir dirigé une série de concerts au Symphonic Orchestra, de Londres, il est choisi, par cette puissante association, comme chef d'orchestre et dirige des concerts qui réunissent l'élite des mélomanes anglais.

Rentré en Belgique, il crée les concerts Defauw,

Pourquoi ne pas vous adresser pour vos bijoux aux joailliers-orfèvres

LE PLUS GRAND CHOIX
Colliers, Perles, Brillants
PRIX AVANTAGEUX

Sturbelle & Cie

18-20-22, RUE DES FRIPIERS, BRUXELLES

au théâtre du Marais, suscite d'emblée un mouvement d'intérêt, de sympathie et bientôt d'unanime enthousiasme. On se souvient des premiers concerts Bach qu'il donna : les croyants de la vieille musique classique étaient ravis ; les modernes, qui se juraient que par les six et l'évangile d'Eric Satie, au lieu d'un Bach austère, grave jusqu'à l'ennui, étaient enlevés par une exécution pleine de vie, communiquant à tous une émotion profonde et une immense joie.

Cette faculté d'animateur, cette puissance d'entraîneur passionné du public, ce sont les dons les plus évidents de Defauw.

Dès son arrivée à l'estrade, sa personnalité s'impose : elle se marque par ce zèle, cette attention que lui témoigne son peuple d'instrumentistes et dont la fascination ira croissant jusqu'à la fin, par ce recueillement, ce silence religieux et un peu angoissé d'un public qui attend.

Puis, l'exécution commence et on sent de suite que le chef et l'orchestre sont « un », qu'ils sont en communion intime pour traduire et exprimer la pensée musicale du maître. Defauw, au pupitre, est le cerveau vibrant, enflammé, mais aussi le contrôle lucide de ce grand corps sonore. Jamais, chez lui, l'enthousiasme ne l'emporte plus loin que la mesure, l'effet facile est négligé, l'outrance réjetée et le goût, notre goût latin, est toujours sauf.

L'autre impression que donnent les exécutions de Defauw, c'est la clarté, la lumière qu'il apporte dans les œuvres qu'il dirige. Quelles qu'elles soient, elles sont éclairées par l'exégèse de Defauw et comprises à ce point qu'on a la sensation de les entendre pour la première fois. Personne, cependant, n'est plus que Defauw scrupuleux observateur des grandes traditions musicales, et s'il apporte des aperçus nouveaux sur les œuvres que l'on connaît ou que l'on croit connaître, jamais il n'altère la pensée du créateur qu'il a recherchée, analysée, fouillée, suivie dans ses prémices thématiques, son évolution et ses développements, avec une conscience et un respect absolus.

Il faut revenir sur l'action personnelle que possède Defauw sur son orchestre, et qui est indéniable, unanimement reconnue par les instrumentistes eux-

mêmes qui sont bien les mieux placés pour avoir une opinion. Les mystiques parlent de fluide, de magnétisme ; les positifs s'expliquent plus simplement la chose par cette première constatation que Defauw dirige toujours de tête, de pure mémoire, que le que soit l'effroyable complexité des partitions modernes : c'est un chef qui a non point la tête dans la partition mais la partition dans la tête, et cette formidable mémoire qui veille, prévient, avertit de toutes les entrées, de toutes les nuances, les archets, les bois, les cuivres, la batterie ; cette magnifique mémoire du chef, c'est un des grands éléments de la confiance, de la tranquillité, de l'ardeur de tous les membres de l'orchestre.

L'autre élément d'unité c'est la peine que prend Defauw non seulement de faire comprendre l'œuvre à ceux qui l'expriment, mais de mettre en valeur la participation individuelle de chaque musicien, si modeste que soit son rôle : c'est ce qui faisait dire ingénument à un petit bois, à la fin d'une exécution : « C'est la première fois que j'ai l'impression d'avoir joué dans une symphonie de Beethoven. »

Enfin, il y a aussi « la manière », et si Defauw est un maître exigeant, difficile à satisfaire, c'est pour ses musiciens un collaborateur bienveillant et fraternel et cela n'est point étranger du tout à l'affection de l'orchestre pour son « Deeske » ni à la qualité des concerts.

Faut-il s'étonner qu'avec de tels éléments Defauw obtienne un maximum d'efforts et qu'avec des ressources orchestrales restreintes et de faibles masses chorales, il obtienne des effets d'une ampleur et d'une couleur incroyables ?

Appelé à Anvers pour diriger un concert à la place d'un chef d'orchestre défaillant, il opéra devant Camille Huysmans. Tel Louis XIV écoutant Molière, notre ministre fut séduit, emballé, il avait découvert un homme — lui, notre Camille, qui confesse ne rien entendre en peinture est mélomane — et voilà pourquoi Désiré ou plutôt Deeske Defauw a été appelé à diriger les concerts du Conservatoire. Il paraît que ça ne va pas sans pleurs et sans grincements de dents. « Bah ! dit un ami de M. Defauw, il ne faut pas s'en faire, notre Deeske les aura... »

???

Que dites-vous de cet éloge ? A quelques nuances près, c'est ce que répètent tous les habitués des concerts du Marais. Seulement, il y a les gens de la maison d'en face, il y a les autres musiciens qui font entendre quelques restrictions et ne regardent pas sans appréhension l'avènement de ce Bonaparte de la musique belge.

Toujours est-il qu'il a su gagner le cœur de notre surintendant des Beaux-Arts. C'est un arriviste, dit-on ! Bah ! ce défaut n'en est plus un puisqu'il est arrivé.

LES TROIS MOUSTIQUAIRES.





A M. RIGOULOT

Vous êtes, Monsieur, l'homme le plus fort de France, non pas seulement de France, mais du monde, car la France, quand elle passe la revue des choses et des gens où elle superexcelle, constate qu'elle détient le plus haut monument du monde : la Tour Eiffel ; la plus forte station de T. S. F., qui est Sainte-Assise ; d'autres phénomènes encore que nous oublions, mais dont les Français font, de temps en temps, le recensement pour faire enrager l'Amérique, et, finalement, l'homme le plus fort du monde, qui est vous.

Vous ! Devant la supériorité qui est la vôtre, il n'y a qu'à s'incliner. Elle désarme l'envie, elle provoque la simple stupeur ; elle ne pourrait même pas exciter la moindre émulation. Non, sachez-le, nous ne voulons pas faire de match avec vous. On a connu des gens très forts ; eh ! oui, parfaitement ; nous avons eu, dans nos relations, un bon géant condruzien. Mais quoi ! il n'était pas d'exercice, accompli si brillamment fût-il par lui, que nous ne puissions espérer faire un jour avec un peu d'entraînement ; tout au moins, pouvions-nous échouer décemment sur la voie où il nous conviait. Rater un superbe tour de force, c'est encore du sport, et du meilleur. Mais vous qui pouvez prendre des masses d'acier et les porter à bras tendu, les arracher, comme on dit, d'une main et les projeter dans l'infini, non, nous ne vous suivons pas ! Nous vous regardons bêtement ou béatement, comme on regarde la lune.

Vous êtes Rigolot, le seul Rigolot ; vous êtes stable, cubique, puissant, définitif et solitaire. Vous êtes la force. Mais voilà que vous venez de vous marier. Vous n'avez pas pensé à Samson, votre illustre prédécesseur. Il est vrai que les cheveux n'ont plus, pour l'homme et pour la femme, la même importance qu'aux bons temps bibliques. Vous venez de vous marier et, bien entendu, vous avez pris une toute petite femme. C'était dans l'ordre ; on pouvait le prévoir. La photographie nous la montre : elle est charmante. M. Rigolot, permettez-nous de vous adresser nos très sincères félicitations. Mais, puisque vous appartenez à l'histoire contemporaine, puisque l'attention universelle se tourne vers vous, puisque, d'ailleurs, votre toute charmante épouse, étant photogénique et faisant du cinéma, ne redoute point le regard de la curiosité universelle, nous voudrions bien vous demander l'autorisation de pénétrer dans votre ménage, dans, par exemple, un an ou deux. On voudrait bien savoir comment ça va se

goupiller, cette opération matrimoniale. Nous parlons au point de vue moral. Les vaudevillistes imagineraient immédiatement que c'est Mme Rigolot qui va porter les culottes, au risque même de se perdre dans vos culottes, qui doivent être d'une dimension proportionnée à vos muscles. Vous savez qu'on peut imaginer immédiatement un roman ou un vaudeville — ils ont déjà été faits, d'ailleurs, nous en sommes sûrs — où on montrerait l'homme le plus fort du monde mené par le bout du nez par une toute petite femme charmante, souriante et aussi faible que possible, un tout petit bout de femme que l'homme le fort du monde peut mettre dans sa main et faire sauter comme un volant, qu'il peut faire s'évanouir rien qu'en soufflant dessus, mais qui sait ce qu'elle veut et qui dispose d'outils charmants de persuasion, dont le plus ravissant est son regard. En sera-t-il ainsi, M. Rigolot ? Ou bien revenons-nous dans un temps où, comme autrefois, la force règne, la force qui soumet les faibles et devant laquelle la faiblesse se prosterne en frappant du front la terre ? Cela se voit encore dans des pays où l'homme est puissant et la femme est son esclave, parfois aussi aimante, mais en tout cas assouplie de par sa volonté et la tradition, à ses caprices.

Nous sommes habitués, nous qui ne sommes pas forts du tout, à faire les volontés de nos compagnes. De temps en temps, nous nous mettons dans l'idée qu'il faut réagir, montrer qui nous sommes et, peut-être, frappons-nous du poing sur la table. Si, vous, vous frappez du poing sur la table, vous la pulvérisez, vous l'écrasez. Si vous faites un geste pour écarter votre délicate compagne, vous risquez de l'aplatir contre le mur. Si vous voulez claquer la porte, vous défoncez la maison. Les opérations les plus simples de la vie courante qui comportent des gestes vifs, à l'occasion, vous sont interdites. Aussi embarrassé que Midas, qui changeait tout en or, vous n'oserez de tout mettre en poussière. Voilà qui vous commande des précautions infinies. Vous n'aurez pas le droit d'assister aux soins du ménage, en promenant le plumeau sur les objets de l'étagère ; vous ne pourrez pas contribuer à la cuisine en en faisant sauter la crêpe dans la poêle à frire : trop de catastrophes s'ensuivraient. Vous êtes chez vous, voué à une espèce d'immobilité et d'ataxie divine. Cependant, Mme Rigolot doit s'attendre normalement à quelque activité de votre part. Elle vous a admiré sur les scènes où vous maniez des masses dignes de vous.

Dans le privé, que peut-elle attendre de vous ? Une Anglaise, au début du dix-neuvième siècle, épousa le vicomte Cambonne, qui avait été plus connu comme général et orateur militaire, pratiquant l'*imperia brevitas*. Que pouvait-elle attendre de lui, au logis, sinon qu'il répétait encore et toujours le mot immortel ? Il s'en garda peut-être. Que peut-on attendre de vous, sinon que vous jongliez avec les panneaux de l'armoire à glace ? Mais c'est incompatible avec les petits appartements parisiens et le respect des objets ménagers. C'est pourquoi, à la pensée de toutes ces difficultés, nous nous demandons comment les dieux de jadis pouvaient être aimés des mortels. Nous ne l'avons jamais bien su, malgré la mythologie, malgré les contes, justement parce que mythologie et contes se soucient peu de la vérité et des documents. Si, un jour, donc, nous savions comment se déroulent les jours et les mois du couple que vous constituez, nous aurions une idée de ce que peut être le héros surhumain ou extrahumain qui s'incline sur une fleur, s'il réussit à la cueillir sans la briser et s'il peut remuer la cuiller à pot sans réduire la soupière en poudre...

Pourquoi Pas ?



A quand la crise ?

Dans certains milieux parlementaires, on annonce la crise pour la rentrée. Ce ministère, c'est le mariage de la carpe et du lapin, et il y a dans son sein tant d'éléments de dissociation qu'il faudrait que le Triple comte Pouillet ait du génie pour maintenir et imposer longtemps ce composé hétéroclite.

Le Triple comte Pouillet a-t-il du génie ? C'est douteux. S'il en avait, ça se saurait. Le camarade Vandervelde est, lui, du moins, prodigieusement habile ; mais il est déjà talonné par les ambitieux, les « pointus » et les naïfs du parti, qui réclament la réalisation du programme socialiste. De l'autre côté, les catholiques, malgré le curieux avachissement du parti, commencent à être fort inquiets de voir à quel point leurs pauvres représentants au sein du cabinet sont dominés et domestiqués par les socialistes.

La manœuvre antiministérielle se dessine donc aisément. Une interpellation, probablement l'interpellation Buyl, qui est annoncée, mettrait le feu aux poudres. Les catholiques nationaux et anti-ministériels, les « remparts de la bourgeoisie », comme dit le *Peuple*, se joindraient aux libéraux, et l'on culbuterait le cabinet. Il paraît qu'il y a un cabinet d'affaires qui est tout prêt.

Ajoutons que, cependant, le ministère a quelque chance de s'en tirer. Il a, du moins, un prétexte valable : ce sont les négociations en cours. Etant donnée la politique de réconciliation avec l'Allemagne, vers laquelle semblent s'orienter toutes les puissances, Vandervelde, pour qui cette orientation nouvelle de la politique internationale est un succès personnel, peut soutenir qu'il est tout désigné pour représenter la Belgique dans les nouvelles palabres. Et puis, il y a la grande œuvre de la stabilisation du franc ! On soutiendra qu'il y a un intérêt national à laisser M. Janssen, et l'on n'a peut-être pas tort. Nous n'avons pas d'opinion sur la politique financière de M. Janssen ; mais il est évident qu'il faut avoir une politique financière, et quand on l'a choisie, il faut s'y tenir. Il est vrai qu'on pourrait très bien reprendre M. Janssen dans un cabinet d'affaires.

Les nouveaux magasins du tailleur-couturier-fourreur DUPAIX sont ouverts, rue du Fossé-aux-Loups, 27.

On est prié de ne fumer que les Abdulla

Souvenirs gênants

On va donc se réconcilier avec l'Allemagne. Elle entrera dans la S. D. N. avec armes et bagages ; on ne parlera plus des responsabilités de la guerre, ni des coupables de la guerre, ni des massacres de 1914 ; peut-être même rendra-t-on quelque colonie au Reich, remis à neuf, en

échange de quoi MM. Luther et Stresemann mettront leur signature sur un beau morceau de papier (ne parlons plus de chiffon) et nos hommes d'Etat assureront aux gens de Liège, de Dinant, de Nancy et de Verdun qu'ils peuvent dormir sur leurs deux oreilles.

Mon Dieu ! c'est une politique. Puisque nous n'avons pas été fichus d'en faire une autre ; puisque nous n'avons pas su ou pas pu profiter du ferment de dissociation qui existait en Allemagne en 1918, 1919 et 1920, puisque nous avons été incapables de la contraindre à payer les réparations, peut-être vaut-il mieux se résigner carrément à cet oubli des injures qui fait de notre paix de vainqueurs une paix de compromis. Il est possible qu'il n'y ait plus moyen de faire autrement. En tout cas, la Belgique eût-elle comme ministre des Affaires étrangères M. Pierre Nothomb ou le colonel Reul, qu'elle ne pourrait pas, à elle seule, reprendre une politique de coercition. Suivons donc le courant. Répétons avec les passagers de la *Fleur d'orange* : « Embrassons-nous, Folleville ! » Malheureusement, il y a, chez nous, des souvenirs et des monuments bien gênants : la statue de Gabrielle Petit, le mur des fusillés à Dinant, le monument de Louvain, etc. Quand Hindenburg viendra faire visite au Roi, tel jadis Guillaume II, le protocole aura fort à faire à lui tracer un itinéraire où il ne fasse aucune rencontre désagréable !

Par curiosité, allez au *Courrier-Bourse-Taverne*, 8, rue de Borgval. Sa Munich-Alsace et ses petits plats froids.

Automobiles Voisin

33, rue des Deux-Eglises, Bruxelles
Sa 15/12 H. P. — Toutes les qualités de la grosse voiture.

La neutralité belge

M. Vandervelde a démenti les bruits qui ont couru sur le désir de la Belgique de revenir au régime de la neutralité. Si l'on arrive à réaliser le pacte rhénan, à assurer juridiquement la paix de l'Europe, le retour de la Belgique à la neutralité serait, en effet, bien inutile. Tous les Etats de l'Europe s'étant contentés du chiffon de papier de l'Allemagne seraient logés à la même enseigne que la Belgique. Mais ces bruits mêmes sont l'indice d'un état d'esprit. Finis les temps héroïques de la Belgique, qui s'était crue de taille à faire de la grande politique, à monter la garde, avec la France, contre l'éternelle conquête germanique, ou à servir de trait d'union entre la France et l'Angleterre. L'opinion publique ne demande qu'une chose : qu'on lui fasse la paix. Nous ne sommes peut-être pas revenus à la neutralité, mais nous sommes revenus à l'esprit neutraliste. Nous n'en sommes pas plus fiers pour cela, mais il faut bien le constater...

PIANOS E. VAN DER ELST
76, rue de Brabant, BRUXELLES
Grand choix de Pianos en location

Eddy's Art Studio

Le vernissage du Salon d'Automne, qui eut lieu samedi, fut un succès complet. Le récital constitua, pour les amateurs, un vrai régal. Quant aux œuvres des principaux artistes belges, exposées dans le décor et les meubles splendides qui ont fait la réputation de M. Moonens, elles furent longuement admirées. Nul doute que les nouveaux salons de la place du Châtelain, 55, ne deviennent le lieu de rendez-vous de tous les amateurs de belles choses.

Un livre oublié

Avant de s'en aller en divers pays étrangers à la recherche de crédits plus ou moins illusoire, notre ministre des Affaires étrangères a eu le louable souci de chercher à faire des économies en supprimant, dans l'Etat, quelques rouages inutiles. Mais c'est beaucoup moins aisé qu'on ne se l'imagine, de découvrir les rouages inutiles de cette vieille mécanique ! A un moment donné, M. Janssen se crut sur la bonne voie. L'office des compensations et les tribunaux arbitraux mixtes n'étaient-ils pas des organismes nés de la guerre ? A quoi bon les conserver ? M. le ministre fait donc venir, dans son cabinet, un des magistrats qui nous représentent au tribunal arbitral et lui annonce son intention de supprimer un organisme aussi coûteux et aussi inutile.

— Coûteux ! c'est possible, répond le magistrat, mais pas inutile. Car si les tribunaux arbitraux coûtent quelque argent, ils ont fait rentrer en Belgique de très fortes sommes. Et puis, Monsieur le ministre, avant de supprimer les représentants de la Belgique aux tribunaux arbitraux, il faudrait peut-être nous entendre avec les puissances signataires du Traité de Versailles...

— Comment, le Traité de Versailles ?

— Mais, parfaitement. Les tribunaux arbitraux et les offices de compensation ont été institués par le Traité de Versailles.

— Et la Commission des Réparations ?

— La Commission des Réparations n'a rien à voir là-dedans.

— Mais alors... Voyons, Monsieur, ne pouvez-vous m'expliquer comment fonctionne cet organisme ?

— Parfaitement. Voulez-vous faire apporter le texte du Traité de Versailles ?...

On sonne le secrétaire du ministre, le chef de cabinet et quelques directeurs généraux. On cherche en vain dans tous les bureaux. Il n'y avait pas un seul exemplaire du traité au ministère, Gutt ayant emporté le sien lors de son départ. Quant au ministre, il n'avait jamais lu cet ouvrage, d'ailleurs peu récréatif, et déjà fortement démodé.

AUTOMOBILISTES ! Par mauvais temps, employez l'esui-glacé semi-automatique « STADIUM ». Prix : fr. 97.50. Ne se dérègle jamais. *Trentelivres et Zwaab, 30, r. Malines.*

Darchambeau, 22, Toison d'Or

Pardessus habillé garanti doublé flanelle, dos et manches soie, 675 francs.

Costude complet veston cheviotte anglaise, 625 francs.

Costume smoking entièrement doublé satin, première qualité, 850 francs.

Masse de manœuvre

Après avoir habilement et glorieusement conclu avec l'Amérique un accord profitable — surtout pour les Américains — notre gouvernement se propose à user du crédit pleinement restauré (?) de la Belgique pour emprunter aux usuriers d'Outre-Atlantique je ne sais combien de millions de dollars.

Il paraît que c'est nécessaire pour donner à notre banque nationale le moyen de stabiliser le franc — ô combien est harmonieux le langage de nos financiers — Ils vont, ces financiers, soutenir les cours grâce à la masse de manœuvre que va procurer ce nouvel accroissement de notre dette publique. C'est parfait. Mais, là-dessus, les financiers ne sont pas tout à fait d'accord avec les éco-

nomistes — avec certains économistes tout au moins — car dans l'économie politique il y a boire et à manger ; c'est un peu comme l'art de la statistique, ceux qui savent pratiquer avec doigté ces sciences subtiles leur font dire tout ce qu'ils veulent.

Parmi les économistes donc, ceux qui n'ont pas l'esprit d'aventure, vous diront que vouloir réagir par des manœuvres de bourse contre le mouvement inné ou irraisonné de hausse ou de baisse, c'est perdre son temps. Avec la masse de manœuvre, évidemment, on parviendra à soutenir les cours pendant un certain temps ; mais c'est à condition de l'épuiser en s'en servant et bientôt on sera au bout de son rouleau ; on se trouvera alors devant un déficit accru de toutes les sommes que l'on aura dépensées et ce sera l'effondrement complet.

Mais les hommes de finances y auront trouvé leur compte. Voilà ce que disent certains économistes. Mais d'autres célèbrent le courage de M. Janssen. Qui croire ? En attendant notre franc a dépassé le franc français et ça nous fait toujours une petite satisfaction d'amour-propre.

Les Etablissements de dégustation « SANDEMAN », en Belgique, sont fréquentés par tout fin connaisseur en vins de Porto.

Bouchard Père et Fils.

Maison fondée en 1731

Château-de-Beaune, Bordeaux, Reims vous offre les vins de ses domaines de BEAUNE, VOLNAY, POMMARD, CORTON, MONTRACHET, FLEURIE, etc... mais en quantités limitées par une production que la Nature, insensible aux besoins d'une nombreuse clientèle, réduit, souvent, à un nombre de pièces des plus modestes.

DEPOT A BRUXELLES : 50, rue de la Régence. T. 17370.

Economies

Notre ministre des finances annonce qu'il va donner enfin l'équilibre budgétaire ; tous les ministres des finances que nous avons eus depuis l'armistice nous ont promis la même chose ; il en est même qui sont parvenus à mettre en regard un chiffre de recettes correspondant à celui des dépenses ; mais c'étaient seulement des jeux d'écriture qui avaient bien meilleur aspect que les papiers officiels que chez les comptables du trésor.

Mais cette fois-ci, il paraît que c'est sérieux : M. Albert Janssen n'en veut pas démordre. La majorité hétéroclite qui soutient le gouvernement devra consentir à l'ajournement de son programme social — il n'y a rien qui coûte autant que les lois sociales — et tous ses collègues du ministère sont instamment invités à restreindre leurs dépenses.

Il faudrait avoir le courage de réduire, comme on l'a fait ailleurs, le nombre des fonctionnaires : mais quand on veut s'engager avec quelque fermeté dans cette voie difficile, on provoque un concert de récriminations.

Mais ce qu'on n'ose pas faire dans l'administration civile, il paraît qu'on va tâcher de le réaliser du côté militaire ; l'armée étant la grande muette, on se flatte que les nombreux officiers en surnombre, que l'on se propose de sacrifier, seront respectueux de la discipline et s'abstiendront de protester. Ils ne protesteront pas eux-mêmes, bien certainement, mais ils trouveront de nombreux avocats pour plaider leur cause et faire valoir les services qu'ils ont rendus pendant la guerre. Et le ministre de la défense nationale va sans doute rencontrer les mêmes diffi-

cultés que ses collègues civils pour donner à M. Janssen les satisfactions qu'il réclame.

D'ailleurs la conférence de Locarno n'ayant pas encore assuré notre sécurité, la prudence commande de ne pas trop affaiblir notre organisation militaire qui n'est déjà pas fort solide, nous disent les spécialistes.

Le général Kestens est évidemment animé des meilleures intentions et on peut lui faire confiance. Ne l'a-t-on pas vu, reprenant les traditions anciennes, organiser des grandes manœuvres qui ont mis en joie les amateurs de spectacles militaires?

Les grandes manœuvres cela ne peut refléter en rien les procédés de guerre du dernier bateau; il serait fastidieux d'emprisonner pour quelques jours un ou deux bataillons dans de boueuses tranchées. Pour les grandes manœuvres il faut qu'on puisse donner du mouvement, et c'est pourquoi nous eûmes, en attendant qu'on les supprime, les manœuvres de cavalerie.

Ceux qui s'y sont livrés n'avaient pas l'air de croire que c'était arrivé et les escadrons s'exposaient au feu des mitrailleuses avec une témérité qui, heureusement, n'était pas dangereuse; d'autant moins dangereuse que, faute d'un service suffisant de ravitaillement, les dites mitrailleuses manquaient de munitions et que leur tacticien avertisseur a dû être remplacé par des coups de trompette — ce qui est, évidemment, moins coûteux — et a donné autant de satisfaction au ministre des finances qu'aux amateurs d'une pittoresque zwanze.

Les abonnements aux journaux et publications belges, français et anglais sont reçus à l'AGENCE DECHENNE, 18, rue du Persil, Bruxelles.

Un « event » dans la carrosserie automobile

C'est en effet lundi prochain 12 octobre que MM. Antoine et Georges VANDENPLAS ouvriront à Bruxelles, 61, avenue de l'Armée, leur nouvelle usine de carrosserie.

Cet événement est appelé à retenir l'attention de tous les automobilistes de Belgique et du monde entier, chez qui ces grands spécialistes de la mode automobile ont conquis depuis de nombreuses années une réputation si méritée.

Charabia

Les industriels du Grand-Duché de Luxembourg ne sont pas contents du tout du système douanier de l'Union belgo-luxembourgeoise où on les a fourrés un peu malgré eux. L'*Echo de l'Industrie*, leur journal, donne des renseignements bien intéressants. C'est ainsi que concernant certains certificats d'origine, à fournir à la douane belge, il explique :

Pour certains envois, il est avantageux de renoncer au certificat d'origine et de déclarer certaines marchandises comme de provenance allemande; le surplus en droits d'entrée pour les marchandises allemandes est quelquefois moins important que le coût du certificat d'origine même en ne tenant pas compte de la perte de temps.

Evidemment, c'est la loi; mais ces heureux industriels luxembourgeois peuvent se défendre. On a, dans les sphères gouvernementales, une peur bleue de déplaire à ces personnages puissants. Il en est d'ailleurs ainsi; un pays plus grand est toujours secoué par un pays plus petit; c'est le plus petit qui ronchonne, qui crie et qui obtient ce qu'il veut dans tous les cas d'alliance, dans un pacte ou un traité. Il en sera ainsi du Luxembourg vis-à-vis de la Belgique; il en est ainsi de la Belgique vis-à-vis de la France, et c'est en somme très bien. Mais ces bons Luxem-

bourgeois peuvent se défendre contre la stupidité douanière, fiscale et paperassière. La Belgique, elle, est sans défense vis-à-vis des professionnels du charabia. Donnons un modeste exemple. Des citoyens ont reçu cette année, comme beaucoup d'autres, hélas! un papier les conviant à donner des renseignements relatifs à leur habitation, leurs domestiques, etc. Avez-vous remarqué comment, d'après ce précieux document, vous devez établir la valeur locative du loyer de votre habitation? Eh bien, voici :

« L'intéressé a la faculté de déclarer une valeur égale à 12 fois le revenu cadastral de son habitation, ce qui correspond à 10 fois le chiffre mentionné dans la 25^e colonne. Si ce chiffre est supérieur à 4,800 francs, le dit multiplicateur augmente de cinq sixièmes par tranche de 4,800 francs.

Exemple : Valeur locative ou loyer de 4,801 à 9,600 fr., le multiplicateur est de 65/6 (ou 10 5/6); *idem* de 9,601 à 14,400, il est de 70/6 (ou de 11 4/6) et ainsi de suite.

Celui qui adopte le forfait n'est pas tenu à remplir le litt. de la colonne 26. »

N. B. — Dans le document en question, il n'y a pas 26 colonnes comme vous pourriez le croire; il y en a 14. Les autres sont à chercher sous la table, ou chez le vicair d'en face, ou dans l'armoire à glace de la dame du contrôleur des contributions. Que si d'ailleurs vous n'avez pas compris le charabia ci-dessus, on vous en fournit gratuitement une traduction flamande.

Non, mais vraiment, est-ce que ce ministère des finances se f... du monde?

M. E. Goddefroy, détective

Bureaux : 44, rue Vanden Bogaerde, Bruxelles-Maritime
Tel. 603.78

IRIS à raviver. — 50 teintes à la mode

Grèves et grèves

Les Parisiens ont eu le régal d'une grève de vingt-quatre heures. L'opération a plus ou moins réussi. Il s'agissait, dans cette grève, de témoigner d'une grande sympathie à Abd-el-Krim. Il est temps, en effet, de s'intéresser à ce distingué Riffain. Dans quelque temps, même devant l'œil de Moscou, il ne vaudra plus un pet de lapin.

Il fut donc entendu à Moscou que la vie serait interrompue à Paris à la gloire et pour la défense d'Abd-el-Krim. On note dans les cas de grèves parisiennes, que les grévistes les plus enthousiastes sont tout de suite les chauffeurs de taxis. Ces braves gens gagnent tellement d'argent qu'ils ne sont jamais fâchés de s'offrir un jour de vacances. Ils en seront quittes à voler de plus en plus le client le lendemain, surtout le pauvre diable qui sort d'une gare assez tard dans la nuit et qui est à la merci des chevaliers du compteur horo-kilométrique. On peut toujours compter pour une grève à Paris, sur ces Messieurs des taxis; la plupart d'entre eux, d'ailleurs, sont Polonais, Russes, Serbes ou Tchécovaques, comme dit notre ami Bernier en une heureuse apocope.

Mais enfin, à considérer avec philosophie ces grèves et ces grévistes, nous constatons qu'ils ou elles se suivent pour l'amour de l'art et non plus pour la défense des intérêts professionnels. Nous constatons surtout et nous avons eu l'occasion de faire des remarques personnelles, il n'y a guère que, dans toute grève, il faut embêter le public. Il faut que le public crie. On lui marche sur les pattes; on lui cherche des querelles; on l'empoisonne, on le ruine, si

l'on peut. On n'a pas encore réussi à lui apprendre à se défendre. Il trouve tout naturel qu'un gréviste lui fasse les plus jolies blagues de son répertoire. Mais songent-ils, messieurs les gréviculteurs, au danger qu'il y a pour la cause qu'ils défendent avec, nous supposons, la plus complète bonne foi, à avoir un jour qui, peut-être, n'est pas loin, toute l'opinion publique contre eux, car, enfin, si bête soit-il, le public, le client, le cochon de payant, le consommateur finira bien par s'apercevoir un jour qu'on le bourre de coups de pied quelque part et, après s'en être étonné, il pourra peut-être se fâcher.

PIANOS BLUTHNER

Agence générale : 76, rue de Brabant, Bruxelles

américaine, l'idéalisme américain, de telle façon que la plupart des Belges se figuraient que l'Amérique les avait ravitaillés à l'œil, pour la beauté du geste. Si on leur avait expliqué tout de suite que les gens de New-York n'avaient jamais cessé de faire honnêtement leurs affaires, en nous accordant, du reste, des crédits qui nous ont été bien utiles, tout le monde aurait compris, et personne n'en aurait voulu à ces bons commerçants d'être de bons commerçants.

Un moment agréable

celui de votre courrier... sur « Demountable », la machine à écrire américaine. 6, rue d'Assaut.



LE BORAH CONSTRICTOR

Tact

A la séance de rentrée de l'Université, il fallait bien qu'il y eût un petit couplet sur la générosité américaine; cela devient une tradition, une clause de style. Inclignons-nous devant le tact et l'esprit avec lesquels M. Maurice Vauthier, président du conseil d'administration, s'en est tiré: une allusion à la fois discrète et courtoise à nos déceptions montre que nous sommes enfin sortis de l'ère des flagorneries intempestives à l'égard des Américains.

Il est possible que nos récriminations n'aient pas toujours été justes. Un grand financier de nos amis a voulu nous expliquer que la réduction d'intérêt qu'on nous a consentie à Washington équivalait, en fait, à la radiation de la dette de guerre. Quant à la dette d'après guerre, c'est une simple dette commerciale. Mais le malentendu, si malentendu il y a, ne se serait pas produit si, depuis 1914, on n'avait continuellement célébré la générosité

Dédié à M. Bologne fils

Du temps où le jeune M. Chautemps était ministre de l'Instruction publique en France, il lui arriva une aventure qui fit la joie de toute l'Université, sur laquelle il prétendait régner à la façon de l'illustre M. de Fontanes.

Un vieux professeur, esprit indépendant et original, qui l'avait eu comme élève, ayant quelque chose à lui demander, était venu à Paris pour cela. On commence par lui faire faire antichambre, très longtemps. C'est une façon qu'ont les hommes politiques et les fonctionnaires de faire croire qu'ils sont très occupés par le zèle qu'ils portent à la chose publique. Enfin, il est admis dans le somptueux bureau ministériel.

Souriant, la main tendue, il s'avance :

— Bonjour, mon cher Chautemps !

Mais l'Excellence, debout derrière son bureau, et so-

lennel comme M. Guizot, d'un geste de la main, indique une chaise au visiteur, et, se rasant de l'air le plus glacial, lui dit, comme s'il ne l'avait vu de sa vie :

— Bonjour, Monsieur. Parlez je vous écoute...

Un peu interloqué, le professeur s'assied et commence à exposer son affaire. Mais plus il parlait, plus le visage du jeune ministre se faisait solennel, glacial et ministériel. L'Excellence, manifestement, tenait à marquer les distances.

A la fin, impatienté, sûr qu'il n'y avait rien à faire et que sa démarche était inutile, le professeur s'interrompt brusquement et profère :

— Eh bien ! mon vieux, on m'avait dit que tu étais devenu idiot. Je m'y attendais un peu, mais pas à ce point là !...

Il s'est même servi d'un mot plus bref et plus énergique que le mot idiot.

M. Bologne, vous n'êtes pas ministre, mais pareille aventure pourrait bien vous arriver, si vous continuez à traiter vos collègues comme si vous étiez sorti de la cuisse de Camille Huysmans...

BENJAMIN COUPRIE

Ses portraits — Ses agrandissements

avenue Louise, Bruxelles (Porte Louise) — Tél. 416.89

Allo... 123,00

— Venez me conduire mon auto !

— Allo 123.01... Venez rechercher ma voiture pour la garer.

Combinée avec le forfait absolu des [?] de tous genres qu'une auto comporte, cette facilité nouvelle accordée par les Etablissements Félix Devaux, 63, chaussée d'Ixelles, permet à chaque famille de posséder sa Ford sans avoir jamais le moindre ennui.

Fils de son père

Etant encore aux études, le jeune Monsieur Bologne, qui désirait ne pas perdre de temps pour se pousser dans le monde, crut, lors de ses examens, pouvoir bénéficier d'une faveur qui ne s'accorde jamais — nous ne savons plus au juste laquelle. Il va trouver le professeur dont cela dépendait et commence par lui dire qu'il est le fils du député Bologne. Le professeur ne bronche pas, écoute de l'air le plus indifférent l'exposé de la requête. Si bien que l'autre croit devoir glisser plusieurs fois, dans son discours :

— Vous savez, je suis le fils du député Bologne !

A la fin, impatienté, le professeur lui répond :

— Eh bien ! monsieur, si vous êtes le fils du député Bologne, votre père aurait dû vous apprendre que ce que vous demandez là est absolument illégal !



SIROP DELACRE AUX HYPOPHOSPHITES

TONIQUE PUISSANT

RECONSTITUANT DU SYSTÈME NERVEUX
NEURASTHÉNIE. IMPUISSANCE,
ANÉMIE, SURMENAGE, MANQUE
DE D'APPÉTIT. GRIPPE

PHARMACIE DELACRE

BRUXELLES
64-66, COUDENBERG

ANVERS
123, MEIR

Ça n'est pas bien malin

L'indicateur officiel des trains a paru en retard, comme on sait, pour toutes sortes de raisons. Aussi les amateurs de ce genre de littérature se sont-ils précipités chez les marchands à la fin du mois de septembre. On vit cela à Ostende. Il s'agissait pour la population flottante de la reine (*sic*) des plages, de regagner la terre ferme et le plancher des barons bruxellois. Or, à Ostende, le fort aimable préposé à la vente de l'Indicateur répétait à tous les amateurs : « L'Indicateur ? Ça, Monsieur, je ne l'ai qu'en flamand ». C'était le coup de l'indicateur forcé. Ce n'est vraiment pas malin de faire croire au public que le *Treinboek* a des amateurs. D'ailleurs, l'administration faisait le coup à Blankenberghe et autres localités d'eau salée. Cependant, nous entendîmes une dame qui répondait fièrement au délégué de M. Anseele qui voulait subrepticement lui refiler le *boek* : « Je n'en veux pas ; je n'aime pas cette langue ! ». La phrase était évidemment un peu provocante, un peu trop. L'employé, bon Flamand, demanda en français à la dame : « De quel pays êtes-vous donc ? ». Et la dame répondit : « De Munster Bilsen ». Nous nous sommes demandé, si elle n'était pas « famille » avec notre Kamiel.

La note délicate sera donnée dans votre intérieur par les lustres et bronzes de la Cie B. E. (Joos), 65, rue de la Régence, Bruxelles.

Comment ils nous connaissent

Un soir de novembre 1917, un lieutenant d'artillerie, membre de la Chambre des représentants, qui, depuis lors, fut ministre de la guerre, s'embarquait à la gare du Nord, à Paris, pour rejoindre sa batterie de mortiers de tranchée. Il avait, en sa compagnie, un de ses amis, aujourd'hui membre de l'anti-Chambre (lisez : député suppléant). L'un et l'autre s'apprétaient à monopoliser une banquette pour dormir assez confortablement jusque Calais, lorsqu'un sous-chef de gare introduisit dans leur compartiment deux sénateurs américains, membres de la Commission des Affaires étrangères, en voyage d'études sur le front de l'Ouest. Présentations, salutations, conversation. Les Américains ignorent la Belgique, et l'un d'eux demande ingénument : « Ohw, chez vous, y a-t-il des villes détruites comme Reims ? ». La réponse fut polyglotte, mais elle fut belle. M. Devèze, avec son habituelle fougue, donna un meeting, en anglais, français et flamand, au cours duquel il conta, en termes saisissants, la tragédie des villes martyres. Malgré leur situation spéciale, ses auditeurs américains n'avaient jamais entendu prononcer les noms de Louvain et d'Ypres.

Si ceux-là qui étaient bien placés pour savoir l'ignoraient, comment l'homme de la rue ou l'Américain moyen peuvent-ils être au courant de nos affaires et de nos différends avec leur cher pays ?

Peut-être le gouvernement pourrait-il demander à M. A. Devèze qu'il allât en Amérique rééditer, pour les sujets du président Coolidge, son meeting itinérant, dont les porteurs télégraphiques eurent les échos, entre Chantilly et Amiens, un soir de novembre 1917...

Taverne Royale

TRAITEUR. — Téléph. 276.90

Vins — Spécialités — Foies gras Feyel

Tous plats sur commande, chauds ou froids

DEMANDEZ LE NOUVEAU PRIX COURANT D'HIVER

Colette à Bruxelles

Colette étant venue jouer, au Théâtre du Parc, *Chéri*, la pièce un peu irritante qu'elle a tirée d'un roman dont, à force de talent, elle avait rendu supportable le côté scabreux, a été reçue au *Club des écrivains*, que préside avec autorité notre ami Louis Piérard. Charmante réception. Toutes les « petites intellectuelles » de la capitale et quelques écrivains y assistaient. Colette fut charmante, comme elle l'est toujours. Elle rappela les liens qui l'unissent à la Belgique — on sait que sa mère, dont elle a tant de fois évoqué l'ombre charmante, avait passé sa jeunesse à Bruxelles — et, par sa présence seule, enseigna à ses consœurs l'art, indispensable aujourd'hui, de « réparer des ans l'irréparable outrage ». Il y avait là, du reste, quelques dames belges qui lui faisaient voir que, chez nous aussi, on sait « y faire ». Dans sa tâche présidentielle, Louis Piérard était assisté par les as du socialisme athénien, MM. Jules Destrée et Richard Dupierreux, ainsi que par Mmes Destrée et Dupierreux. Et le commun peuple admirait...

Savon Bertin à la Crème de Lanoline

Conserve à la peau le velouté de la jeunesse.

Teinturerie De Geest 39-41, rue de l'Hôpital :-
Envoi soigné en province-Tél. 259.78

Fregoli

On avait signalé la présence de notre ami Louis Piérard à une charmante soirée mondaine, où il portait avec élégance le smoking réglementaire, et où il avait brillé par son esprit bien informé de bon Européen. Or, quelqu'un qui l'avait apprécié dans ses exercices constata avec étonnement, en ouvrant son journal, le lendemain, qu'il avait parlé, le même soir, avec son éloquence coutumière, dans un meeting de la *Maison du Peuple*. Était-ce bien le même Piérard ? Le quelqu'un s'informe. Pas de doute. Le même soir, le même Piérard parlait au peuple et brillait chez les bourgeois.

— Mais, voyons ! Dans quel costume parlait le Piérard de la *Maison du Peuple* ? demande ce quidam curieux à son ami le journaliste.

— Eh bien ! je me souviens : il portait une gabardine boutonnée jusqu'au cou et un magnifique foulard rouge. Il lui a suffi de déposer la gabardine et le foulard rouge au vestiaire pour redevenir un homme du monde...

Le bon bourgeois qui nous raconte ce trait est plein d'indignation. Pourquoi, mon Dieu ! Cela ne nous indigne pas du tout. Plus le socialisme devient mondain, plus il s'humanise. Pourquoi notre ami Piérard ne serait-il pas notre Lasalle ?

Au reste, il y a longtemps que Picard, Destrée et Vandervelde lui-même avaient donné l'exemple. Et Ramsay MacDonald a bien porté l'habit de cour...

Automobiles Buick

Avant d'acheter une voiture, ne manquez pas d'examiner et d'essayer les nouveaux modèles Buick 1926. De grands changements ont été apportés dans le nouveau châssis Buick, qui en font la plus parfaite et la plus rapide des voitures américaines.

PAUL-E. COUSIN, 2, boulevard de Dixmude, Bruxelles.

Le Groupe Libre

Un nouveau théâtre vient de naître à Bruxelles, un théâtre « à côté », un théâtre de jeunes qui, n'ayant trouvé asile que dans un cinéma, ne joue que les jours où le cinéma fait relâche. C'est le *Groupe libre*.

Saluons avec sympathie le *Groupe libre*. Ces théâtres de jeunes et d'amateurs sont souvent d'autant plus amusants que les théâtres officiels, absorbés par l'industrie de M. Quinson sont plutôt quelconques.

A la vérité, le premier spectacle du *Groupe libre* est d'un... cubisme un peu déconcertant. M. Max Deauville, qui nous avait habitués à plus de sagesse ou de timidité, a fait représenter *Rien qu'un homme...*, un de ces drames élémentaires, schématiques et comme algébriques que certains nouveaux venus à l'art dramatique affectionnent. La sculpture moderne retourne à l'art mycénien, l'art dramatique à la parade de foire, à l'atellane ou chariot de Thespis ; la civilisation boucle la boucle. Il s'agit tout simplement d'un individu qui tue son amie par amour. Il est arrêté, condamné, exécuté. Simple fait divers ; mais M. Max Deauville veut nous mettre devant le fait divers *essentiel*, le fait divers philosophique, le fait divers « en soi ». Soit. Du moins, il y a là-dedans une parodie de la justice assez amusante et un gendarme monté sur un cheval bleu tout à fait drôle. La mise en scène est, du reste, d'une fantaisie sympathique, mais un peu pauvre, quelque chose qui rappelle le *Vieux-Colombier*, le *Marais* et la *Chauve-Souris*. Quant à l'interprétation, ces jeunes gens se donnent beaucoup de mal ; ils ont un peu l'accent belge, mais cela n'en est que plus sympathique.

Le premier spectacle était complété par une petite pièce d'un jeune auteur allemand, M. Hernaldt-Walden. C'est étonnant comme cela ressemble aux petites pièces des jeunes auteurs belges ou français. Une psychologie très subtile autour d'un rien.

Dire que le public a fait un triomphe à cette aimable tentative serait exagéré. Il est un peu étonné, le public ; mais il est très bon que les jeunes commentent par étonner le public. Bon succès au *Groupe libre* !

RESTAURANT « LA MAREE »

22, place Sainte-Catherine

Les mardis et vendredis

Déjeuners et Diners à 20 francs

Trois spécialités de poisson au choix

GRANDS ET PETITS SALONS

Apprenez les Langues Vivantes à l'École Berlitz

20, place Sainte-Gudule.

Au Cercle Gaulois

On cause autour d'une table de bridge. Notre ami Frans Thys, retour de Berlin (dont il revient dans une joyeuse fureur, parce que, pour lui faire expier on ne sait quelle minuscule erreur de visa commise sur son passeport, on l'a fait poireauter vingt-quatre heures à l'*Hôtel Adlon*), raconte :

« Qu'on nous parle encore du génie allemand, de l'organisation allemande ! Ici, quand un chauffeur va s'arrêter ou changer de direction, il étend le bras. C'est simple, commode, et tout le monde sait ce que cela veut dire. A Berlin, on a trouvé mieux : le chauffeur est muni d'un bout de manche à balai, garni, à l'une de ses extrémités, d'un disque rouge. C'est cet instrument qu'il doit brandir quand il veut avertir ses confrères de son change-

ment de direction. Ainsi, au moment de s'arrêter ou de tourner, voit-on ces malheureux qui lèvent une de leurs mains crispées, tandis que de l'autre ils cherchent à tâtons leur disque rouge. Cela cause pas mal d'accidents. Mais l'administration berlinoise est très fière de ce perfectionnement. Eh bien ! la voilà, l'organisation allemande. C'est le génie de la complication inutile !... »

Et de rire...

Automobiles Mathis

12 HP., Conduite intérieure, 29,850 francs
La plus moderne, la moins chère
TATTERSALL AUTOMOBILE
8, avenue Livingstone. — Téléph. 349.85

Sur A. Libiouille

Le vieux sénateur socialiste Libiouille, qui vient de s'éteindre à Forville, était une des figures les plus sympathiques de la Haute-Assemblée. D'une aménité foncière, d'une politesse raffinée, toujours réservé dans ses propos, d'accueil toujours souriant, il souffrait visiblement des écarts de langage et des brutales interventions dans les débats de la « jeune » gauche sénatoriale.

Napoléonisant fervent, il préparait, depuis longtemps, un ouvrage sur la campagne Fleurus-Quatre-Bras-Waterloo et se déclarait en mesure de démontrer que, si Napoléon l'avait perdue, c'est que, depuis son entrée en Belgique, à la tête de son armée, il avait pris, plus que de raison pour un tempérament sobre comme le sien, du vieux bourgogne chez différents notables du pays.

Ce pacifique aimait les choses militaires : commandant de la garde civique de Charleroi, il avait fait don d'un canon à son bataillon...

Au Sénat, il disait de bonnes choses, raisonnables et réfléchies, mais il les disait avec une solennité et une prolixité qui leur nuisaient.

Un mot revenait, à tout moment, dans ses discours : le mot *naguère*.

On eût dit qu'il obéissait à une gageure en l'introduisant *per fas et nefas* dans les laïus qu'il prononçait. A la table du *Compte rendu analytique*, les rédacteurs jouaient ses « *naguère* » à pair ou impair. Il lui arriva d'en sortir jusqu'à vingt dans un discours d'une demi-heure !

C'est un type de vieux parlementaire qui disparaît — et avec lui disparaîtra du Sénat une phraséologie désuète que son provincialisme pittoresque et les violences de langage intempestives, devenues trop fréquentes chez ses coreligionnaires politiques, feront regretter aux habitués de l'endroit.

RESTAURANT « LA PAIX »
57, rue de l'Écuyer

Cuisine classique

DEUX JOLIES SALLES DE BANQUETS

Un tour aux champs

Les plus belles matinées sont embrumées en octobre et quand l'air est chaud, ambré et doré, c'est qu'il soleille sur la brume.

La récolte des pommes de terre donne à la campagne une vie particulière : ce n'est pas l'armée régulière des fermes travailleurs à la poitrine nue, armés d'un fer qui étincelle, entrant en conquérants dans les moissons qu'ils abattent ; c'est un train-train paisible, le va-et-vient des

petites besognes domestiques, un travail menu de femmes et d'enfants. Le peuple des champs ne manie qu'une fourche, des mannes et des sacs ; il nettoie et débarrasse le champ de pommes de terre comme on nettoie les chambres d'une maison, comme on époussette les meubles.

Les grandes semaines aux gestes épiques sont passées : hier, la chevelure tiède et rousse de la terre flambait dans un éblouissement de lumière ; demain, ce sera l'arrachage des betteraves, sous des ciels échevelés de nuages en lambeaux, dans la boue, dans la pluie qui cingle et le vent qui mord, ce seront les équipes de femmes serrant de vieux châles autour de leurs épaules maigres, recroquevillant leurs pieds gelés dans leurs sabots, et les brigades d'hommes soufflant dans leurs doigts gourds, renonçant à allumer leur pipe faute d'un endroit sec où frotter l'alumette.

L'hiver s'annonce. Tout se mélancolise déjà : les couleurs s'assombrissent, les verdurees sont décharnées. Le circulaire horizon du vaste plateau se brouille et grisaille. Les arêtes du sol mollissent dans l'étendue. Des feux de fanes se consomment lentement en lâchant une épaisse fumée bleue, pareils à des culots de pipe semés dans la campagne.

Un bon conseil, Mesdames

Toute femme chic et distinguée n'emploie que les produits de LASEGUE. Ses crèmes, poudres et fards.

M. Dumur et la Suisse

On peut faire quelque réserve littéraire sur les romans de guerre de M. Louis Dumur, mais son dernier, *La Croix rouge et la Croix blanche*, évoque, avec une étonnante exactitude l'atmosphère « neutralissime » de la Suisse pendant la guerre. Tous ceux qui ont passé par Berne à cette époque savent que les autorités fédérales furent d'une « neutralité » singulièrement bochophile jusqu'en septembre 1918. M. Dumur le dit sans barguigner et il nomme les gens et les choses par leur nom. C'est ce qu'on ne lui pardonne pas. La Suisse tout entière est entrée dans une indignation comique contre ce Suisse dénaturé. On emploie les grands mots. On lui reproche de déchirer le sein de sa mère. Tout de même... tout de même... Il y a là un joli déploiement d'hypocrisie ! On finira par interdire aux écrivains de se souvenir de la guerre...

BUSS & Co pour vos **CADEAUX**
— 66, RUE DU MARCHÉ-AUX-HERBES, 66 —

L'amour au Congo

Un de nos amis, très sympathiquement connu dans le Tout-Bruxelles, est récemment rentré du Congo, où une peu banale aventure lui est arrivée. Il se trouvait, depuis quelques jours, l'hôte, dans la capitale de notre colonie, d'un des hauts fonctionnaires de l'Etat, lorsque quelqu'un de l'entourage lui fit remarquer que l'une des femmes noires qui fréquentait la maison avait, pour le Rodrigue qu'il était, les yeux de Chimène. Tout, dans l'attitude de cette jeune personne disait ce sentiment, que nous entendrions si spontanément et si vigoureusement exprimer par une femme du peuple placée sur le parcours du cortège qui suivait le maréchal Foch lorsque celui-ci fit visite à Liège, deux ans après l'armistice : « Je voudrais si bien dormir avec Foch, hein, moi ! »

— Elle en pince pour vous ! lui dit un familier de la maison.

— N'en croyez rien, répondit notre ami : je connais les sentiments des femmes noires : ce n'est pas à l'homme qu'elles s'intéressent, c'est au miroir ou à la broche qu'elles espèrent de lui ; une fois le cadeau reçu, bonjour, bonsoir ! le béguin est annihilé comme une bulle de savon qui, en montant, rencontre le plafond...

Or, quelques jours après en se couchant vers minuit, notre ami entendit, dans la cour, par la croisée de sa fenêtre ouverte, un léger bruit. Il scruta l'ombre épaisse et, quand ses yeux se furent un peu accoutumés à la nuit, il vit nettement deux yeux ardents, deux yeux de braise qui le regardaient et, par-dessous, la double rangée blanche de dents qui, à la lumière du jour, devaient être éblouissantes.

— Je vais lui donner son cadeau, pensa-t-il, un peu flatté, tout de même, dans son orgueil d'homme, de cet amour attentif, obstiné et muet.

Il invita l'ombre à monter dans sa chambre par l'escalier qu'elle connaissait bien et chercha autour de lui quelque bibelot dont il put lui faire don.

Une main timide frappa.

— Entrez !

Et la porte, en s'ouvrant, montra... le gros cuisinier de la maison, dont un sourire découvrait les dents blanches...

« Ce serait folie d'acheter une quatre cylindres, quand « ESSEX vous offre sa nouvelle Conduite intérieure six cylindres au prix de 29.950 francs (le dollar 21 fr.) « PILETTE, 15, rue Veydt. Tél. 437.24. »

La vie chère

Le service d'inspection des denrées alimentaires a saisi dernièrement, à Malines, une importante quantité de crevettes en conserve d'importation hollandaise, dont les gazettes ont dit qu'elles étaient « avariées ». C'est une erreur ; elles n'étaient qu'additionnées de borax, antiseptique interdit par la loi belge, mais toléré ailleurs, et qui, employé en faibles doses pour la conservation des aliments, n'a jamais incommodé personne. Les toxines des crevettes réellement avariées constituent, au contraire, un poison des plus violents.

Le plus piquant de l'histoire est ceci : la valeur de la marchandise saisie s'élève à cinq mille francs ; son fournisseur la facturait à neuf francs le kilo au revendeur, lequel la fournissait, à son tour, à deux francs cinquante les cent grammes à une grande poissonnerie bruxelloise, qui expose dans ses vitrines les mêmes crevettes épluchées à quatre et cinq francs les cent grammes, suivant la saison. Ces crevettes, en allant du producteur au consommateur, ont donc, en ne passant que par deux intermédiaires, quintuplé de valeur.

Le premier intermédiaire, qui écoule en moyenne, été comme hiver, trente kilos de ces crevettes par semaine, réalise un bénéfice annuel de vingt-quatre mille francs, en visitant sa clientèle en auto, un bon cigare au coin des lèvres.

Malheureux commerçants !...

PENDULES - - - " JUST "
PENDEULETTES -
MONTRES - - - -
 DONNENT L'HEURE JUST
 En vente chez les bons horlogers.

Art moderne

Le baron Zeep se forme une galerie de tableaux : il a trouvé, chez les brocanteurs, un pseudo-Rubens, un pseudo-Teniers, deux ou trois petits hollandais attribua-bles, à la rigueur, à Brouwer. Mais la baronne, qui revient de Paris, et qui tient à être du dernier bateau, lui persuade qu'il lui faut aussi une galerie d'art moderne. Elle l'emmène rue de la Boétie, chez un des marchands les plus élégants de la dernière galère.

Le ménage arrête son choix sur une petite toile de dix mille francs, qui agrée à Madame, et dont le marchand dit qu'elle est d'un jeune maître plein d'avenir : ça montera...

Le baron est satisfait de son acquisition, mais avant de quitter le magasin, il s'approche du marchand d'un air de confiance :

— Oui, dit-il, je vois bien que c'est fort beau ; mais je voudrais bien savoir ce que ça représente ! Vous savez, il y a toujours des bourgeois qui nous demandent ça...

— Mon Dieu ! dit le marchand, c'est, je crois, un tableau qui pourrait s'intituler : *La partie de campagne*. C'est une femme couchée dans un pré...

— Ah !... Et moi qui pensais que c'était une nature morte ! Je croyais distinguer une cafetière à côté d'un chou ou d'une salade...

— Eh ! Monsieur, c'est que vous regardez le tableau à l'envers, dit alors l'homme de peine, qui rangeait les tableaux du marchand.

— Comment avez-vous vu cela ?

— Tiens donc ! au piton qui est vissé dans le cadre, parbleu !...

Cette histoire n'est qu'une variante d'une histoire plus ancienne, mais le piquant, c'est que l'ami du baron Zeep qui la raconte, assure avoir assisté à la scène.

Devinez qui est ce baron Zeep ?...

RESTAURANT
AMPHITRYON & BRISTOL POSTE LOUISE
 SES NOUVELLES SALLES - SES SPÉCIALITÉS ;

M. Berryer et Camille Joset

Déjà, lorsqu'il n'était que journaliste à Arlon, Camille Joset faisait parler de lui à la Chambre des représentants. Un hasard nous fait retrouver dans la collection du *Pourquoi Pas ?* (numéro du 6 juillet 1911) cet entrefilet :

M. Ozeray a reproché, à la Chambre, à M. Berryer d'avoir nommé porte drapeau de la garde civique d'Arlon M. Joset, un de nos confrères catholiques, ce confrère ayant eu maintes fois maille à partir avec le conseil de discipline.

M. Berryer s'est borné à répondre : « M. Joset est un si bel homme ! »

M. Ozeray, d'abord interloqué, n'a songé qu'en fin de séance à demander que M. Joset soit exposé cette semaine dans le fumoir de la Chambre, afin que les députés puissent se rendre compte « de visu » de la valeur de l'argumentation de M. Berryer.

M. Joset s'exhibera de trois à quatre heures en porte-drapeau de la garde-civique d'Arlon, et de quatre à cinq heures dans le costume de Phryné devant l'Aéropage.

Remarquons, en passant, que, chaque fois que M. Berryer a touché à la garde civique, ça ne lui a pas porté bonheur...

Th. PHILUPS CARROSSERIE D'AUTOMOBILE DE LUXE : : :
 123, rue Sans-Souci, Bruxelles. — Tél. : 338,07

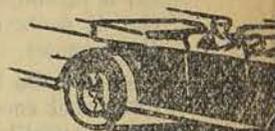
EXCELSIOR

6 CYLINDRES "ADEX"



UN CHOIX DE ROI

LA PAGE DE L'



PARE-CHOCS HARTSON

est le plus répandu

est le plus demandé

car depuis quatre années il a toujours été le plus efficace,

le plus élégant des PARE-CHOCS

Il complète admirablement l'équipement d'une belle voiture.

MESTRE & BLATGE

FOURNITURES POUR AUTOMOBILE

10, RUE DU PAGE, BRUXELLES

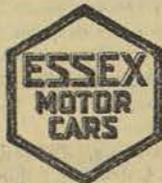
TÉLÉPHONE 484.27



Carrosserie

F. De

TÉL. 29 24



6 CYLINDRES

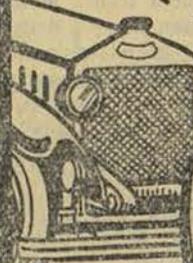
TAXEE 16 HP

donne le confort de la grosse voiture avec l'économie de la petite Torpedo Essex; 27 950 fr. Conduite intérieure Coach Essex; 29,950 fr. sur la base du dollar à 21 francs.

PILETTE

15, RUE VEYDT,

TÉLÉPHONE. 437.24



AUTOM

CHEV
ET OAK

NOUVELLE AGENCE
L'ARRONDISSEMENT

ÉTABLISS
de Béthune, E. F.

SOCIÉTÉ
348, avenue d

TÉLÉPHON

AUTOMOBILE

IMPERIA

8/12 C.V. SANS SOUPAPES
SES CONDUITES INTÉRIEURES
4 PLACES - 2 PORTES
COMPLÈTE : 33.500 FRs
SUR BALLONS
LIVRAISON RAPIDE
AU COMPTANT ET A TERMES

AGENCE POUR LE
BRABANT

Henry. NOTERMAN
201, Rue Royale, 201
BRUXELLES

Wolf

57

rue des Coujons
BRUXELLES

*Pour avoir
une bonne suspension*

**Pneus Ballons
& Amortisseurs
Gabriel
Snubbers**

rue de l'Aqueduc 104-106 Bruxelles tél. 463.30 - 452.71

**ROBILES
ROLET
KLAND**

EXCLUSIVE POUR
DE BRUXELLES

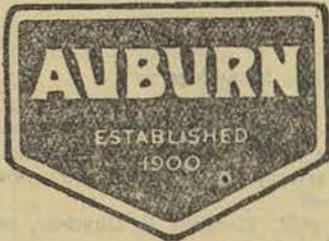
EMENTS
ans & Gouvion

ANONYME
de la Couronne

TE. 339.93

AGENCE EXCLUSIVE POUR LA BELGIQUE. LE
GRAND-DUCHÉ, LA FRANCE, DES CÉLÈBRES VOITURES

6 CYL



8 CYL



TATTERSALL AUTOMOBILE
BRUXELLES, 8, Avenue Livingstone, 8, Tél. : 349,89
AUTOMOBILES AUSTRO DAIMLER - MATHIS

PUBLICITÉ BORGHANS. JUNIOR.

Un grand homme

Sait-on qui est cet Alessandri, président de la République du Chili, chassé par un coup d'Etat, réfugié en Europe, puis rappelé par un autre coup d'Etat, et de nouveau dégommé ?

Son histoire est amusante et typique. C'est le petit-fils d'un impresario italien que le roi de Sardaigne, profitant de sa présence au Chili, chargea, en 1846, de signer le premier traité italo-chilien.

Rappelant cette circonstance, l'an dernier, le président Alessandri, parlant de son grand-père « ambassadeur », s'adressa en ces termes au prince héritier d'Italie en visite à Santiago :

« Je suis heureux de constater que ces relations, commencées par nos ancêtres, se sont développées... et que nous, les descendants, nous nous trouvons ici réunis, etc. »

M. Alessandri a, naturellement, autant d'ennemis que de partisans acharnés. Il y a cinq ans, alors qu'il n'était encore que sénateur, il eut une violente polémique de presse avec un de ses collègues. Il s'ensuivit une provocation en duel. On décida d'aller se battre en Argentine. On choisit le décor le plus théâtral : la ligne de frontière au sommet de la Cordillère des Andes, au pied d'un christ monumental. M. Alessandri arriva le premier, flanqué de ses deux témoins et d'un médecin, à dos de mule. Comme l'adversaire se faisait attendre, ils s'apprétaient à s'en aller, lorsque l'autre arriva enfin. Alors, les deux adversaires se regardèrent fixement, se toisèrent avec mépris... puis chacun s'en fut de son côté, avec témoins et médecins.

La presse chilienne en fit des gorges chaudes. Il faut dire que l'un des témoins, gros bonhomme foufflu, ayant été pris du mal des montagnes, avait dû rester à Los Andes et être remplacé par le maire de cette ville. Les caricatures retracèrent cet incident, ainsi que tous les épisodes du fameux duel. On représenta notamment les adversaires faisant leur testament avant de partir, les adieux déchirants des leurs, des essais de tir au revolver, les médecins accumulant pansements et fioles, puis, après le ridicule dénouement, Jésus souriant du haut de son piédestal et s'écriant : « La comedia e finita »...

Grand Hôtel du Phare

263, Boulevard Militaire, IXELLES
GRANDS ET PETITS SALONS - CUISINES & CAVES RENOMMEES
Téléphone 323-63

Ortografie fonetik

On nous communique cette lettre bizarre :

Monsieur,

Aiet je vous prix l'obligeance de me faire savoir si vous ave de vieux metaux a vendre et la date vers la quelle je pouray venir le voir. Je puis vous assuray que je vous le pairay toujour au plus hauts prix.

Danla tante de vulire a grée, Monsieur le Directeur, me salutations les plus distingha.

AUTOMOBILES

BALLOT

celles qu'on ne discute pas

AGENCE GÉNÉRALE:

51, BOULEVARD DE WATERLOO; BRUXELLES

Art et Dollar

L'historiette suivante, qui nous fut contée par un de ceux qui en furent les témoins, et dont nous pourrions citer le nom, met en lumière crue le degré d'éducation artistique, pour ne parler que de celui-là, auquel sont arrivés nos excellents amis, alliés et créanciers des États-Unis.

La scène se passe à Coblenz, il y a deux ou trois ans, dans une loge d'une grande salle de concerts. Au bourrelet plastronne une grande dame yankee, l'épouse d'un des plus hauts fonctionnaires américains — on dit même que c'était le plus haut — des territoires rhénans. Un quatuor réputé se faisait entendre. Après un solo de violoncelle, d'ailleurs remarquable, la dame se penche vers l'un de ses compagnons de loge, et, d'un ton profondément admiratif :

— C'est merveilleux ! Mais il doit jouer bien mieux encore du petit violon : ce doit être bien plus facile que le grand...

Ceci est authentique.

Soieries. Les plus belles. Les moins chères

LA MAISON DE LA SOIE, 13, rue de la Madeleine, Bruz.
Le meilleur marché en Soieries de tout Bruxelles

Un doublé peu ordinaire

C'est le moment où les chasseurs racontent des histoires qui se placent sous l'égide de M. de Crack.

En voici une qui fit, l'autre jour, la joie d'un compartiment de chasseurs Ciney-Bruxelles.

Ce Nemrod avait déjà parcouru de nombreux hectares sans avoir occis le moindre gibier à poil ou plume.

Impérativement invité par dame Nature à s'arrêter quelques instants, il s'accroupit à la lisière d'un bois avec, en face de lui, à vingt mètres, le ruisseau qui arrose son terrain de chasse.

Soudain, un lièvre vient narguer notre chasseur à trente pas sur sa gauche. Le temps d'épauler, de tirer — paf ! — voilà le gibier par terre. Au même instant, effrayées par la détonation, deux bécasses prennent leur vol ; de son second coup de feu, le chasseur les fait choir au milieu de la rivière. Enthousiasmé, l'homme aux longues bottes jette son fusil, dégringole jusqu'à la rivière et s'élançe dans l'eau jusqu'à la ceinture pour s'emparer des volatiles, qu'il lance sur la rive. Rappelé à la réalité par la fraîcheur de l'eau qui s'engouffre dans ses chausses, d'un geste rapide il répare le désordre de sa toilette et, remonté sur la berge, s'aperçoit qu'il vient... de canturer deux truites dans les fonds de son pantalon !

Il n'y eut qu'une voix dans le compartiment pour applaudir au récit de ce doublé...

LA-PANNE-SUR-MER

HOTEL CONTINENTAL Le meilleur

Le Xérès SANDEMAN est le meilleur

Rêves d'enfant

Le petit José (6 ans) cause avec son père :

— Dis, papa, fait-il d'un air pensif, sais-tu ce que je voudrais faire, si j'étais aviateur ? Je voudrais aller jusqu'au cerveau du ciel...

Le même petit garçon se réveille un matin et s'étire comme un petit chat.

— J'ai encore un peu rêvé cette nuit, tu sais, papa ! dit-il ; mais mon rêve n'était pas tout à fait un mauvais rêve : j'ai rêvé d'un carrousel. Seulement, il était fermé...

Alors, le papa :

— Il arrive souvent, dans la vie, qu'on trouve le carrousel fermé...

LA POTINIÈRE Bonne Chère, Bons Vins, Bon Gîte. GEO. DAVE-S/MEUSE.

Chagrin d'enfant

C'est le jour de la rentrée des classes. Le petit Jose pleurniche :

— Ah ! que c'est triste ! Que je voudrais être grand ! Non, je voudrais être vieux ! Car, quand je serai grand, il faudra encore que je sois soldat...

Les pianos de la grande marque nationale **J. GUNTHER** sont incomparables par le moelleux et la puissance de leur sonorité.
SALONS D'EXPOSITION : 14, rue d'Arenberg. Tél. 12251

Un peu de Lekeu

Voulez-vous un peu de Lekeu ? Il y a quelque temps, nous semble-t-il, que nous ne vous en avons plus servi — et il ne faut pas perdre les bonnes habitudes. Le Peuple nous a apporté dans son numéro de lundi dernier, les adieux de Lekeu à son vieil ami Libiouille.

... dès que, de l'âme enfiévrée, montait une flamme de passion, un éclair luisait dans les yeux demi-clos, et la lèvre, comme tous les traits de la face, ardaient avec une âpre puissance d'inexorabilité. Alors, la fougue combative emportait l'indulgence foncière et la coutumière bienveillance ; et comme un agile athlète se dressant dans l'arène, Armand Libiouille se campait en posture de combat, non sans impétuosité et crânerie, l'apostrophe et la riposte jaillissant de verve, ne reculant ni devant le mot ni devant l'argument à l'emporte-pièce.

Et, plus loin :

D'avoir fièrement, dans un élan de vaillance et d'amour, répondu à l'appel, c'est aujourd'hui l'impérissable honneur du noble vétéran de la démocratie belge, devant qui s'inclinent avec gratitude et respect, non seulement le prolétariat des mines et des chantiers, auquel se joignent ceux de la terre, car il aime le soc et les semailles, mais encore l'élite des séminaires et des bibliothèques dont il fut le...

Dix minutes d'arrêt : tout le monde descend !

Ghampagne BOLLINGER

Ag. G. ROSSEL, 13, av. Rogier, Br. T. 525.64

Humour anglais

On nous raconte cette histoire anglaise qui est, en effet, bien anglaise :

John, jeune homme riche, mais honnête, a séduit une jeune fille. Elle attend un bébé...

Se rendant compte de ses responsabilités et voulant réparer le préjudice, il s'ouvre au père de la jeune fille et propose : cent mille francs, si c'est une fillette qui vient au monde, afin qu'elle puisse s'établir plus tard ; cinquante mille francs, si c'est un garçon, car il n'aura qu'à apprendre un métier.

Le père réfléchit, félicite le jeune homme pour sa franchise et sa probité, et accepte en ajoutant :

— Je demande que nous prévoyions un troisième cas : celui où il surviendrait une fausse couche. Dans ce cas-là, il devrait être entendu que vous donneriez, vous, une chance nouvelle à ma fille...

Les affaires sont les affaires...

Avoir sa CITROËN

c'est vivre heureux. Allez les choisir, 51, boulevard de Waterloo et 130, avenue Louise.

Les magasins de confections qu'ils préfèrent

- M. JANSSEN, ministre des Finances : *Le Diable d'Argent.*
- M. DRAPS : *La Belle Jardinière.*
- M. GUSTAVE VAN ZYPE, critique d'art : *Le Louvre.*
- M. CARTON, ministre des Colonies : *La Vierge Noire.*
- MANNEKEN-PIS : *Le Coin de Rue.*
- M. CAILLAUX : *Les Galeries Lafayette.*
- M. VORONOFF : *La Bourse.*
- LE CITOYEN JACQUEMOTTE : *Le Nul s'y frotte.*
- M. TROCLET : *Au Palais de la Mode.*
- Mgr MERCIER : *A Saint-Joseph.*
- L'AMBASSADEUR D'ANGLETERRE : *Old England.*
- M. MACDONALD : *New England.*
- M. BOUILLEZ : *Le Dôme des Halles.*
- M. PIERRE NOTHOMB : *Les Galeries Nationales.*
- LE ROI DES BELGES : *Les Neuf Provinces.*
- M. TOUT-LE-MONDE : *Le Bon Marché.*

Chenard & Walcker

Agent général pour la Belgique : J. CHAVEE
8, Place du Châtelain. — Bruxelles. — Téléphone : 498.75 et 76

Exactitude officielle

Le *Moniteur* publie périodiquement des *Errata* aux listes des militaires tués ou décédés au cours de la campagne. Dans le numéro du 10 octobre, on trouve cet article :

108/51224. Lafullarde, Pierre-Jean-François-Edouard, soldat, milicien de 1904, au 8e régiment de ligne, né à Molenbeek-Saint-Jean, domicilié à Laeken, tombé au Champ d'honneur à Marche-les-Dames, le 23 avril 1914.

Comment diable le soldat Lafullarde a-t-il fait son compte pour mourir au champ d'honneur avant la déclaration de guerre ?



O-Cedar Mop
Polish

O-Cédarisez
votre demeure

GROS : Comptoir des Produits
O-Cédar

19, rue de la Blanchisserie, BRUXELLES

Téléphone : 294-42

Vers à boire

Je suis allé, désirant voir leurs fioles,
A ce Congrès des Cafetiers, à Gand.
J'ai, sans mentir, bu toutes leurs paroles
Car le « débit », ça leur va comm' un « ant !

Ces brasseurs-là — de vrais brasseurs... d'affaires
Sont gens « d'esprit » et savent — c'est heureux
Non seulement soigner la « mise en bière »,
Mais la plupart sont très... spiritueux !

Contrairement à ce qu'on pourrait croire,
Jamais, jamais, ils ne parlent... en vain,
De plus, ils ont — c'est, ma foi, méritoire
L'esprit très large et... liqueur sur la main !

Quoique... farauds (c'était un jour de fête !)
Ils ont bel air, mais je remarque aussi
Que se tenir debout, ça les embête...
Les cafetiers ne sont jamais... qu'assis !

On discuta la loi sur les brevages.
Ils en ont « marc »... C'est un bon argument !
Vraiment, chez eux, Rhum est, selon l'usage,
L'unique objet de leur ressentiment !

Très occupés, en général, des gouttes,
Ils sont vexés. Après tout, c'est normal !...
Que... disent-ils ? « La loi, ça nous dégoûte !... »
Tout, cependant, est resté... cordial !

Patientons, dit-on. Cela n'empêche
Que plus d'un « baes » est mécontent du fait.
Ce n'est pas gai de rester dans la « drèche »
Et de danser — las ! — devant le buffet !

S'ils ne voient pas monter le prix de... « base »,
Ils lâcheront le bazar, c'est couru.
Sans se gêner, afin que cela gaze,
Ils flanqueront des coups de pied... aux crus !

Chez eux, l'usage est de tout mettre... en pièces,
Mais, comme ils ont l'esprit très folichon,
Ceux qui voulaient parler avec rudesse
Furent priés de se mettre... un bouchon !

Et maint brasseur voulant prendre... les « ales »
(Ils avaient soif... d'en finir sans tarder).
On bazarda d'ultimes bagatelles
Et le Congrès fut vite « liquidé » !

Marcel Antoine.



LIEBIG
rend la cuisine journalière
plus aisée,
plus saine,
plus économique.

L'auteur et le chasseur

Le chasseur d'un restaurant du centre demande à un auteur belge dont une pièce est en cours de représentation sur l'une de nos scènes, de lui donner un billet de faveur.

— Impossible, répond l'auteur : quand je vais voir ma pièce, je suis moi-même obligé de payer ma place !

Sur quoi, le chasseur de déclarer avec une véritable amerjume.

— C'est comme moi. Quand on a joué le *Chasseur de chez Maxim's*, j'ai dû payer comme le premier venu... Ça n'est tout de même pas juste !

Studebaker Six

La seule marque suffisamment sûre d'elle, pour dire du bien de tous ses concurrents.

Agence : 122, rue de Tenbosch, Bruxelles.

Annonces et enseignes lumineuses

Un de nos amis, de passage à Lyon, y a trouvé l'inscription suivante, peinte sur les quatre parois d'un petit édicule en bois, rue de l'Hôtel-de-Ville, derrière le chœur de l'église Saint-Nizier :

On débouche les cabinets
et les évier.

On taille

les chats sans douleur.

A l'intérieur de l'édicule, un vieillard à barbe blanche drapé dans une défroque de suisse d'église !



PIANOS
AUTO-PIANOS
ACCORD-REPARATION
Michel Mathys
16, Rue de Stassart, Téléphone 153.92 - Bruxelles

A l'Institut des Hautes Etudes

La séance de rentrée de l'Institut des Hautes Etudes de Belgique (32^e année académique) aura lieu le samedi 24 octobre prochain, à 8 heures et demie du soir, dans la salle de l'Union Coloniale, 34, rue de Stassart.

Le discours de rentrée sera prononcé par M. Maurice Halbwachs, professeur à l'Université de Strasbourg. Sujet : *Les traditions religieuses.*

Notre Prime Photographique

Sur production de ce BON

accompagné de la quittance de l'abonnement d'un an en cours, ou du récépissé postal en tenant lieu

la Maison René LONTHIE

Successeur de E. BOUË, Photographe du Roi

41, Avenue Louise, à Bruxelles

s'engage à fournir gratuitement aux titulaires d'un abonnement d'un an à « POURQUOI PAS ? » et pendant l'année 1925

TROIS PHOTOS DE 18 x 24

ou, au gré de l'intéressé,

UNE PHOTO COLORIÉE DE 30 x 40

L'abonné devra demander un rendez-vous par écrit ou par téléphone (N° 110 94). Tout rendez-vous manqué fait perdre au titulaire son droit à la prime gratuite

Pourquoi Pas ? à Locarno

Locarno, 10 octobre.

Cet automne est admirable au pied des Alpes. Jamais le lac n'a paru plus enchanteur, le ciel plus pur, les montagnes plus blanches. Les voiles qui sillonnent les flots bleu sombre ont l'air de grandes colombes. En vérité, tout incite ici à la paix et, hormis la douceur de vivre, il semble que rien n'ait d'importance.

Est-ce parce que l'on a compté sur cette atmosphère lénifiante que l'on a choisi Locarno ? On aurait bien fait, et tant pis pour les grincheux qui nous reprochent ce qu'ils appellent une diplomatie de casino. De quoi se plaindra-t-on si, grâce à elle, les angles s'adoucisent ; si MM. Stresemann et Luther quittent leur air de victimes rancunières ; si M. Chamberlain perd de sa raideur britannique et si M. Briand, d'ordinaire si las, si désabuse, reprend confiance dans la vie ? Eh ! oui, cette conférence tranche sur bien d'autres par son ton de bonne humeur, par une sorte de bonne volonté mutuelle d'être aimable. Tant mieux ! Qu'avez-vous donc à rire ?

On raconte que M. Philippe Berthelot, surprenant un sourire ironique sur les lèvres de quelqu'un, au moment où il allait s'embarquer avec M. Briand sur la *Fleur d'orange*, le bateau désormais historique où, au rythme charmant des flots, se discutèrent les plus grands problèmes, aurait dit : « N'est-ce pas que cette conférence est agréable ? Mais la fois prochaine, nous ferons mieux : nous nous réunirons dans un dancing ! »

Pourquoi pas ? Pour moi, je trouverais cela charmant. Tandis qu'on parlerait du couloir de Dantzig, le jazz jouerait *Rêve de Valse*. On traiterait le relèvement économique de l'Autriche sur l'air du *Beau Danube bleu*, l'arrivée de M. Mussolini serait saluée par *Funiculi, funicula...* Une difficulté s'élèverait-elle ? On jouerait la *Belotte* : « Encore une petite belotte, et puis ça va ! » Et, au moment de se séparer et de persuader aux peuples que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, l'orchestre entonnerait *Monte là-d'sus !* dont le chœur des diplomates reprendrait le refrain. Mettons que ce soit vers cette diplomatie d'opérette que l'on s'achemine. Est-ce vous, chers amis du *Pourquoi Pas ?* qui y verriez quelque inconvénient ? Dans tous les cas, je ne crois pas que vos délégués s'en plaindraient. M. Vandervelde est tout à fait à la page ; le jeune Caton un peu anguleux que vous nous avez envoyé comme juriste s'humanise, et M. de Gobart, grand journaliste diplomatique, conduit le bal...

???

« En attendant, nous dit ici un monsieur renfrogné, on démolit le Traité de Versailles et l'on sabote tranquillement ce qui nous restait de victoire ! » Oh ! le vilain grognon !

Oui, évidemment, il n'a pas tout à fait tort, ce personnage grincheux. Il est certain que, de conférence cordiale et de promenade en promenade, on s'achemine vers la victoire de ce que l'on appelle la thèse allemande ; si, comme tout le fait prévoir, la conférence se termine par un accord, on sera contraint d'évacuer Cologne et de quitter le Rhin. Ce sera, pour M. Stresemann, une belle victoire. Le raisonnement des Allemands est inattaquable, d'ailleurs. Si on les invite à signer un pacte de sécurité, c'est qu'on a confiance dans leur parole. Alors, pourquoi garder un gage qui en répond ? Le jour où on les a appelés à prendre part à la négociation, on s'est engagé implicitement à les traiter d'égal à égal. S'ils ne sont pas encore membres de la

Société des Nations, ils ont déjà repris leur place dans la société des peuples.

Criminel oubli de nos morts ! dit-on. Ils ne seront donc jamais vengés ? Que vaut leur sacrifice pour que nous abandonnions le gage que nous devons à leur victoire pour un nouveau chiffon de papier ?

Oui, évidemment. Il est cruel de penser qu'un peu plus de six ans après la victoire, nous en abandonnions tous ses signes. Mais quoi ! Il faut choisir. Puisque l'on a renoncé à faire une politique de vainqueur, une politique de dislocation qui, sans anéantir l'Allemagne, l'eût condamnée pour cent ans à l'impuissance, il faut bien en revenir à la politique de réconciliation. C'était cela, d'ailleurs, l'idée de derrière la tête de tous les hommes d'Etat qui se sont rencontrés à Locarno, M. Briand d'abord. Et il vaut mieux le faire avec bonne grâce qu'en rechignant. C'est donc le sourire qui est à l'ordre du jour. De l'idylle diplomatique de Locarno, il vaut mieux faire semblant de croire que l'on verra sortir une jeune Europe, remise à neuf et réconciliée, et tant pis pour le Traité de Versailles.

Dans tous les cas, la façon dont on élude la question de la responsabilité de l'Allemagne montre que nous sommes loin du temps où M. Lloyd George parlait de pendre le Kaiser et où M. Briand menaçait les dirigeants du Reich de leur mettre la main au collet. Le caractère pénal du Traité de Versailles estompe de plus en plus ; mais pour ce qu'il nous a rapporté, le Traité de Versailles ! Il faut sauver l'Europe de la banqueroute, de la révolution et du vasselage américain. Que nous importe la façon dont on y arrive ! Puisqu'on fait de la diplomatie d'opérette, répétons ce vieux refrain : *Embrassons-nous, Folleville* ». Oublions le passé...

J'ajouterais que si, comme on l'en accuse, l'Allemagne n'avait profité de tout ceci que pour préparer sa revanche, les hommes qui, par leur aveuglement, le lui auraient permis, mériteraient d'être pendus...

LE DIPLOMATE ANONYME.

Grande Maison de B'anc

Nouveautés Élévantes

Marché-aux-Poulets

BRUXELLES

CHEMISES
CRAVATES
GANTS
BONNETERIE
SOUS-VÊTEMENTS



RAYON SPÉCIAL
DE CHEMISES
SUR MESURE

Coupe et Fini des
Grands Chemisiers
25 % moins cher

Film parlementaire

Finies, les vacances ! J'ai — c'est le cas de le dire — repris la chaîne, avec tous mes collègues préposés aux modestes tâches ancillaires, dans le Palais parlementaire encore désert. C'est le moment rêvé pour faire, en toute quiétude, avec ceux de nos honorables qui viennent flâner l'air de la maison, le brin de causette inoffensive, où l'on peut parler librement des choses et des gens.

De qui parlerait-on, tout d'abord, si ce n'est de ceux dont la place reste vide et que l'on ne reverra plus, parce que, pour eux, partir en vacances, ce fut un peu, et même beaucoup, mourir ?

Il en est ainsi tous les ans, à chaque rentrée de session, et, chaque fois, l'on s'étonne, avec mélancolie, du peu de temps qu'il faut, trois mois environ, pour faire tant de vides dans le cercle, assez restreint, en somme, du monde parlementaire.

On s'accord à dire que le départ de M. De Bue, le doyen des questeurs de la Chambre, fait brèche dans la physiologie de cette assemblée. Il faisait, en quelque sorte, partie du décor de l'hémicycle. Non pas qu'il abusât de l'éloquence ! Président de la droite, il ne se levait que pour payer l'hommage aux collègues défunts. Et ces éloges funèbres, sincèrement affligés, débités d'une voix larmoyante, enveloppés dans des périodes au style vieillot, faisaient contraste avec le visage rosé, aux yeux bridés de malice, du joyeux et souriant maître d'Uccle.

A ceux qui le félicitaient de sa bonne mine, de sa robuste allure et de son air perpétuellement réjoui, il ne cessait de servir ce mot, aussi vieux que lui-même : « Que voulez-vous, mon cher ! C'est la marche... Je suis un rude lapin : je viens d'Uccle à pied ! »

Mais il savait, à l'occasion, aller du facile bon-garçonisme au geste spontané du cœur. Un de ces gestes fut gros de conséquences, qu'il ne soupçonna guère et que l'on n'a pas, que je sache, fait connaître jusqu'à ce jour.

Il fut accompli au cours de la fameuse journée qui vit l'envahissement du Palais de la Nation par les anciens combattants et, ce qu'on sait moins, par une tourbe d'activistes qui s'étaient mêlés à la troupe de nos jass exaspérés et chauffés à blanc, dans l'espoir du mauvais coup à faire.

L'émeute grondait dans la zone neutre ; les barrages de

la police et de la gendarmerie allaient être rompus. M. Max, tout seul, s'avancait vers les groupes, s'efforçant de calmer les plus agités. Des pierres tombaient aux pieds des chevaux des gendarmes. Déjà, les pandores avaient dégainé. Tête nue, avec des gestes pathétiques, M. Jules Lekeu se jetait entre les belligérants. Soudain, M. De Bue vit, au premier rang des assaillants, des mutilés de la guerre qu'on aurait bien pu ne pas amener dans cette bagarre.

— Tout, mais pas cela ! s'écria-t-il.

Et, se précipitant vers le bourgmestre, il obtint que les mutilés fussent mis hors de danger et qu'on les conduisit vers la petite place précédant le Palais, où, par la suite, on a aménagé ce qu'on appelle le square de la Frousse.

On vit alors un spectacle de ruse de guerre peu ordinaire. Des manifestants s'offrirent à escorter les mutilés pour les soutenir et les soigner, comme les plus attentionnés des brancardiers-infirmiers. Une fois dans la place, changement de tableau : les secourables infirmiers improvisés se muèrent en assaillants et commencèrent à pénétrer dans le Palais en brisant les grandes verrières de la façade. Des soldats, risquant un coup de main, en se faisant protéger par un rempart de blessés ! Cela s'était déjà vu, mais pas de ce côté de la tranchée. Passons...

On connaît le reste, ou plutôt on le connaît fort peu. Une fois dans la place, les assaillants, semblables à certain doge de Gènes, s'étonnèrent le plus de se trouver là. Les premiers arrivés s'arrêtèrent interdits et saluèrent les dépuilés qui, sans qu'un seul bronchât, étaient demeurés à leur banc, tandis qu'immobile, dans une attitude de statue, le président Brunet restait imperturbablement cloué à la dignité de ses fonctions.

Il n'y eut qu'une seule algarade, quand on vit quelques forcenés envelopper M. Woeste, qui les toisa et demeura à sa place, tandis que des brutes assaillaient le vénérable M. Berloz, dont on vit rouler la tête blanche sur le tapis vert de l'hémicycle. Quelques swings savants, distribués par M. Mathieu, un vrai combattant de la guerre, celui-là, mirent fin à ce scandale. Et il n'y eut, parole d'honneur, de froussards que parmi les assaillants qui, leur coup fait, se trouvèrent pris dans une souricière et parlementèrent longuement pour qu'on les laissât partir sans les inquiéter. Comme, dans ce lot de précurseurs du fascisme, quelques braves avaient pu s'égarer, M. Brunet se montra magnanime, et l'incident fut oublié.

Et voici que le rappel d'une bonne action de M. De Bue m'a permis, sans revenir sur son propre éloge funèbre, de détruire une légende et de faire — une fois n'est pas coutume — l'éloge du parlement.

???

M. Goblet d'Alviella faisait, lui aussi, honneur à l'institution. On a dit toutes ses qualités, toutes les vertus civiques d'une longue et riche carrière consacrée au bien du pays. Ce n'est pas manquer à sa mémoire que de raconter une innocente plaisanterie, dont il fut le héros, sans en avoir jamais rien su. Le vénérable vice-président du Sénat n'engendrait pas précisément la folle gaité. Déjà, il y a quelque quarante années de cela, lorsqu'il siégeait au bureau de la Chambre, en qualité de secrétaire, il en imposait par sa haute taille de jeune homme long, pensif et triste.

Il arriva qu'un jour, M. Goblet d'Alviella, fort attaché à l'étude des problèmes philosophiques et religieux, présida, à Bruxelles, un congrès consacré au protestantisme libéral, où dominait l'élément anglo-saxon.

M. Goblet d'Alviella lut une allocution anglaise, d'une écriture impeccable, mais d'une longueur à la mesure de son érudit auteur.

Comme l'un des auditeurs anglais s'extasiait devant

Lundi 19 Octobre

et jours suivants

BENEZRA

41, rue de l'Ecuyer, BRUXELLES

procèdera à sa

Mise en Vente

ANNUELLE

Rabais considérable sur divers lots très importants de TAPIS d'Orient et d'Europe

cette page de philosophie, il demanda à son voisin de banquet, un impénitent « zwanzeur » de la presse bruxelloise, si M. Goblet d'Alviella écrivait aussi bien en français.

— Comment donc ! s'écria notre fumiste : vous ne le saviez pas ? C'est une de nos plus pures gloires littéraires. Il dirige l'une de nos grandes revues.

— Qui s'appelle ?

— Qui s'appelle *Le Rire Belge*, organe de la vieille gaité brabançonne. Elle a, cette revue, des collaborateurs éminents : MM. Maurice Feron, Gustave Van Zype, James Van Drummen, Hector Denis, Léon Tosquinet...

Et il en ajouta d'autres encore, parmi les noms de nos compatriotes les plus austères et les plus sérieux. Et voilà comment leurs noms passèrent la Manche, voire l'Atlantique. Ils n'avaient, du reste, pas besoin de ce moyen-là.

???

C'est M. Lekeu qui fut le porte-parole du Sénat aux funérailles de ce brave M. Libioulle, l'une des cariatides de la Haute-Assemblée. Nul n'était mieux qualifié pour comprendre et aimer l'éloquence du défunt sénateur socialiste carolorégien.

M. Libioulle avait du verbe à revendre et du souffle à ne jamais s'époumonner. Il était de cette catégorie d'orateurs qui ont souvent le mot de la fin, mais rarement la fin du mot. On rapporte, à ce propos, une sortie amusante de l'un de ses confrères du barreau de Charleroi. C'était en 1902, à l'époque des grandes grèves pour le suffrage universel. Le susdit avocat, très conservateur d'opinion, n'avait pas précisément, bien établie, une réputation de bravoure.

— Prends bien garde, lui dit un de ses confrères facétieux. Si la Révolution triomphe, avec tes opinions arriérées, tu monteras le premier dans la charrette.

— Je suis bien à mon aise, répondit l'interpellé. C'est Libioulle qui sera le procureur auprès du Tribunal de Salut public. Quand il aura achevé son réquisitoire, il y aura bien longtemps que la révolution sera finie !...

L'Hulsier de Salle.

G. Harry et le XX^e Siècle

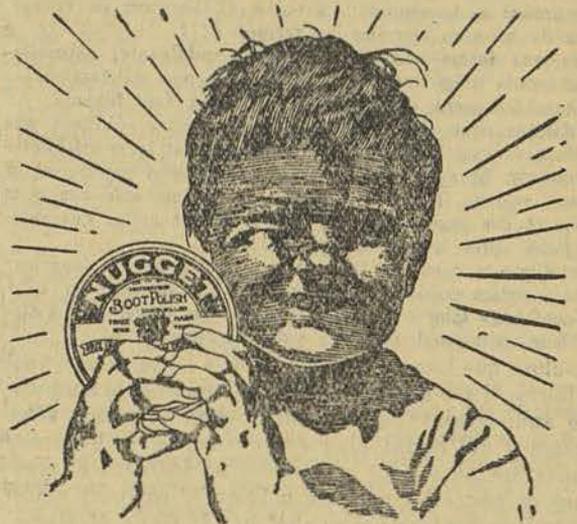
Cette histoire du XX^e Siècle et de Gérard Harry, mal connue du grand public, qui n'en a saisi que çà et là, des bribes, mérite d'être contée dans son entièreté, parce qu'elle montre la mentalité du néo-journalisme ensoutané.

Donc, il y a quelques semaines, G. Harry, dans une correspondance à l'*Express* de Liège, se faisait l'écho d'un bruit par lequel la Belgique se libérerait de sa dette publique en vendant le Congo — et il s'élevait contre cette idée. La rédaction de l'*Express* (dans un *post-scriptum* marqué : N. D. L. R.) disait en substance : « Il ne faut pas rejeter cette idée si vite que cela ; elle mérite examen... »

Le lendemain, le XX^e Siècle, dans la rubrique habituellement signée W. (abbé Norbert Wallez) imputait à Harry le souhait de voir la Belgique faire argent de sa colonie, lui déclarait qu'il ne permettrait pas qu'Harry se mêlât des affaires belges — et se mettait à glapir : « Météque ! Météque ! »

Les glapissements de l'abbé W. n'incommodèrent pas sensiblement Gérard Harry, mais l'offense à la vérité lui fit un devoir de rectifier, d'indiquer à un confrère, qu'il croyait *a priori* mal élevé, mais de bonne foi, que ce confrère s'était trompé. C'était le 25 août.

Personne honorable, habitant Bruxelles ou faubourgs, ayant relations, désireuse d'augmenter ses revenus peut se présenter à la Société Anonyme M. G. LAFITTE et Cie, 67, rue Américaine, à Bruxelles, où bonnes conditions lui seront faites pour la vente des vins en fûts ou en bouteilles dans Bruxelles.

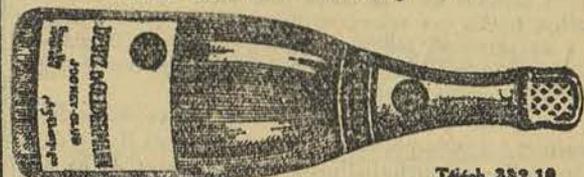


Un tableau rayonnant !

"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES

En s'abonnant à ce journal unique qu'est POURQUOI PAS? on le trouve tous les vendred's matin, chez soi, à l'heure du premier déjeuner, apporté par les soins d'un facteur des postes diligent. On a, de plus, le droit gratuit et absolu de se faire photographier, ou de faire photographier son épouse, à trois exemplaires, chez l'un des maîtres photographes de Bruxelles, dont la courtoisie et le talent se valent. (Voir dans le corps de ce numéro le bon donnant droit à cette prime photographique.)

CHAMPAGNES DEUTZ & GELDERMANN
LALLIER & C^o successeurs Ay. MARNE
Gold Lack — Jockey Club



Téléph. 352.10

Agents généraux : Jules & Edmond DAM, 76, Ch. de Vleurgat.

Laissons ici la parole à G. Harry :

Réponse épistolaire du journal abbatial :

« L'auteur de l'attaque dont vous vous plaignez est en voyage; nous lui transmettons votre démenti. »

Treize jours s'écoulaient. Non seulement le « XX^e Siècle » n'a pas encore rétabli la vérité, mais il réitère effrontément son erreur (7 septembre), — son erreur devenue désormais, à l'évidence, un mensonge conscient.

Nouvelle protestation de ma part. Seconde réplique épistolaire des scribes ensoutanés: « Votre premier démenti s'est égaré durant sa transmission à notre collaborateur en voyage. Prière de nous en rappeler les termes. »!!!

Sous une forme nouvelle, — moins indulgente, naturellement, que la précédente — j'insiste pour que satisfaction me soit immédiatement donnée, sans nouveaux faux-fuyants. Au lieu d'obtempérer, les trois (ou sept?) abbés rééditent une troisième, une quatrième fois leur mensonge et leurs méchantes insinuations. Et après trois autres protestations successives et toujours vaines, il me faut finir par les menacer des gardarmes et des juges, pour qu'ils s'exécutent enfin, quarante-sept jours après leur première offensive!

Notez que tout en me traitant de Turc à Maure dans leur feuille, « coram populo », les dits abbés me donnent de « honoré confrère » long comme le bras, dans le privé, c'est-à-dire dans leur correspondance avec votre serviteur.

Ajoutons que lors du banquet offert à notre cher et vieil ami Harry, il y a quelques mois, à l'occasion du cinquantième anniversaire de son entrée dans la presse belge — banquet qui réunit cinq cents convives — le comité organisateur, où étaient représentés les journaux et organismes de toutes les nuances politiques, comptait parmi ses membres le rédacteur en chef du XX^e Siècle, M. Maillé.

???

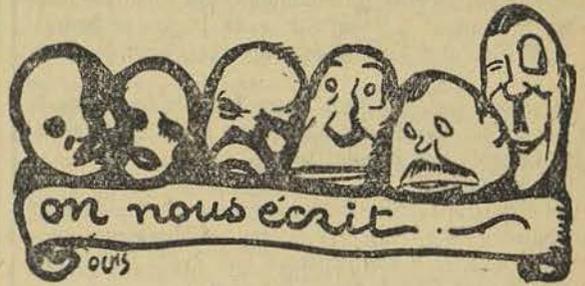
G. Harry daigne s'expliquer ainsi sur son droit d'avoir une opinion à propos des choses du Congo et sur sa qualité d'étranger :

Invité par eux à leur révéler les sombres mystères de mon origine, j'exige avant tout, moi qui signe tout ce que j'écris — mais je l'exige en vain — des indications identiques sur l'état-civil de celui qui dénature mes textes et m'invective sous le masque de l'anonymat. Tout au plus consent-il à dire qu'il est natif d'un village du Tournaisis, — qu'il semble d'ailleurs avoir lâché sans douleur pour Bruxelles, comme il a lâché son goupillon pour une plume trempée dans le fiel. Il me faut interroger des tiers pour apprendre que mon insulteur est un prêtre d'environ 60 ans et qui n'avait donc pas fini d'user sa première calotte sur les bancs du séminaire, quand je défendais, seul encore dans la presse, l'œuvre coloniale de Léopold II qu'il prétend aujourd'hui défendre contre moi.

Il est vrai que si ce révérend mais déloyal publiciste a la gloire d'être né dans un village, j'ai l'insigne honte d'avoir vu le jour à Paris. Mais nous n'avons pas fait cette chose express ni l'un ni l'autre. C'est de nos père et mère respectifs qu'elle a dépendu. Or, il n'est pas malaisé de deviner quel lieu de naissance mon pieux adversaire eût choisi s'il avait été consulté. Car, dans le même temps qu'il me reprochait de n'être pas éclos dans le Tournaisis, un de ses frères en religion et en journalisme, relatant son pèlerinage à Rome, écrivait dans une autre colonne du « XX^e Siècle »: « Ah! c'est ici (dans la Rome vaticane) que le pèlerin se sent chez lui, dans la vraie patrie de son âme. »

Formons ce débat, si on ne nous force pas à le rouvrir, sur cet ingénu aveu « de bons Belges » assez osés pour traiter « d'intrus » un « étranger » qui a consacré toute sa vie agissante à la défense de la « patria belgica », qui se sent complètement dépaycé dans la Rome pontificale et qui a épousé une Belge, tandis que ses agresseurs masqués, voués « proprio motu » au perpétuel célibat, condamneraient la Belgique à périr inévitablement bientôt, faute de Belges, si leur exemple était plus largement suivi.

On ne polémique pas avec plus de bonne humeur et d'entraîn et les innombrables amis que compte Harry dans tous les milieux journalistiques le féliciteront de ce que cette mauvaise gale d'abbé lui ait donné l'occasion de montrer qu'il n'avait rien perdu de sa verve et de son cran.



Réponse au Pion

Relevé, dans votre numéro (« Le Coin du Pion », page 1050), l'articlelet :

« L'éditeur Payot publie, etc... »

Or, j'ai sous les yeux le poème incriminé :

« 1924. — Edition Hachette : « Les chefs-d'œuvre de Lamar-tine » :

» Et, nous faisant porter ou la laine ou le pain,

» Revêtait l'indigence et nourrissait la faim. »

Que dit l'original?

M. Henry.

Oui, que dit l'original? Un de nos lecteurs érudits nous rendra bien le service de vérifier.

La nouvelle bataille de l'Yser

Bochie, le 12 octobre 1925.

Monsieur le Moustiquaire de service,

Voici donc que la bataille de l'Yser va se renouveler sous peu. Jugez-en vous-même, Honoré Moustiquaire, par l'extrait que voici des ordres journaliers du 1^{er} Régiment de Ligne, en date du 6 octobre 1925.

« § III. A l'occasion de la bataille de l'Yser des fêtes sportives doivent avoir lieu dans les unités. »

Comme nous savons, par les anciens qui sont restés au service, que la bataille de l'Yser n'avait rien de comparable à un match de football et que les balles que les Belges et Boches s'envoyaient à profusion faisaient de vilains trous; de plus, comme nous ne sommes pas des foudres de guerre et que nous tenons avec insistance et persistance à notre épiderme, si délicat, nous venons demander, mieux, solliciter, mieux encore, implorer votre intervention pour que cette seconde bataille n'ait pas lieu. Rien de plus facile du reste, puisque le commandant du 1^{er} n'en a pas encore fixé la date; mais nous pensons qu'il serait prudent d'agir de suite, car on risque de se trouver devant le fait accompli. Evitez, brave Moustiquaire, cette catastrophe et vous aurez bien mérité de la Patrie.

Que dirait d'ailleurs le Patron s'il apprenait les sentiments belliqueux du 1^{er} de ligne? Nous le voyons capable de plaquer à Locarno, conférence, Chamberlain et autres Briand et de revenir en Belgique pour amadouer nos fiers soldats.

Nous votons évidemment pour le maintien des fêtes sportives non susceptibles d'occasionner des trous de balle.

Merci, Honoré Moustiquaire, nous saluons en vous notre sauveur.

Trois jeunes poilus (si peu!!)

Louis Henri Corneille

Considérations supérieures et diverses

Bruxelles, ce 12 octobre 1925.

Amis Moustiquaires,

Puisque dans votre dernier numéro cette question « dettes d'Amérique » rebondit, et que vous avez jugé la lettre de mon correspondant américain assez intéressante pour être publiée, j'ajouterai que l'opinion manifestée par cette lettre trouve d'ardents défenseurs ici-même. Voyez plutôt l'article de fond de « La Dernière Heure » du 10 octobre écoulé, édition du matin, page 1, première colonne, article signé Maurice de Waleffe. Ce dernier pourtant ne saurait être suspect de belgo ou francophobie. J'ai envoyé un exemplaire de votre journal à Cinq-Louis, pardon, à Saint-Louis: je vous communiquerai la réponse de mon correspondant, mais je crains qu'à ce moment cette question ait cessé d'être d'actualité; votre verve trouvera ample matière à s'exercer par ailleurs: échec (ou réussite) à Locarno, convocation d'une dixième conférence,

reentrée des représentants, etc., etc. « Fugit interea, fugit irreparabile tempus », avait déjà constaté notre ami Virgile.

Voulez-vous me permettre quelques critiques dont cette fois-ci je prendrais la responsabilité (je vous supplie de me ménager: j'ai la chute du rein d'une extrême sensibilité? Dans votre dernier numéro, page 1075, je lis la lettre indignée de votre cher-abonné-A-N-qui-a-raison. Par ma foi (dieux! que le moi est haïssable) je ne suis ni pâle, ni voyou, et je salue même le Drapeau, avec un grand D. En outre — oserais-je l'avouer? — je garde au fond d'un tiroir quelques (sept exactement) rubans aussi multicolores qu'inutiles dont différents gouvernements alliés ont cru devoir me nantir (1) sous prétexte que je m'étais fait abimer le portrait comme tant d'autres durant la guerre. (Comment? vous ne vous souvenez pas? Mais si, voyons, la guerre du Droit et de la Civilisation avec — pardon — contre l'Allemagne en 1914. Ah! je sais bien que c'est une vieille histoire et qu'il messied d'y faire quelque allusion). Bref, je crois pouvoir dire mon petit mot, oh, un tout petit, petit mot, bien modeste et qui, en somme, me semble implicitement contenu dans votre écho, page 1061: Noces d'argent. Eh bien, voici: non, je ne pense pas que ce soit par simplicité (quoique cette simplicité ne soit pas douteuse) que le couple royal (faut-il un grand C et un grand R?) s'est esquivé puisqu'il lui faudra subir au retour les compliments, cantates, et même le laïus du Triple Comte. Mais si la raison de cette absence m'échappe — je ne me ferais pas l'écho de méchants bruits qu'à ce sujet l'on a colportés — ne puis-je dire tout haut ce que beaucoup m'ont dit tout bas: qu'il est... mettons: curieux que le Roi et la Reine lesquels durant leur règne ne se sont pas précisément montrés très amoureux de grands déplacements n'aient pas passé le jour anniversaire de leur 25e année de mariage parmi leur peuple. Si, comme le dit votre cher-abonné-A-N-qui-a-raison, le peuple belge est profondément attaché à ses souverains (faut-il un grand S!), les dits souverains n'auraient-ils pu donner la joie, au prix d'un peu de fatigue, à ce peuple, de fêter les noces d'argent dans la métropole? Il est vrai que ce n'est pas toujours « fêtable » d'être marié depuis vingt-cinq années; mais cette observation ne s'applique qu'à de simples péquenots comme vous et moi qui payons nos impôts directs et indirects, contributions diverses, taxes, surtaxes et supertaxes. (Peut-être êtes-vous l'exception qui confirmez la règle, ce que je vous souhaite de grand cœur).

Quant à votre correspondant Justus qui doit — puisque vous le dites — être pourri d'esprit, ne le pourriez-vous prier de vous envoyer une traduction française de sa lettre?

Et sans transition, un mot-l'encore!

Durant la guerre, le comte Czernin à qui l'on parlait du bassin de Briey demanda: « Um was handelt es sich da? » (De quoi s'agit-il?) (mémoires de Ludendorff). Ne pensez-vous pas qu'avant de créer ce couloir polonais et de décréter Dantzig « ville libre » (2) avec l'arrière-pensée d'en faire don à la Pologne, Clemenceau eût dû se renseigner quelque peu? Je puis vous garantir que ce don fut accordé les yeux fermés et que Clemenceau-Mandel connaissait autant Dantzig que Czernin Briey. Je ne vous entretiens que de choses que je sais avec certitude. Mon ami, M. de G., consul de France à Dantzig, et avec lequel j'ai passé là-bas de nombreuses semaines, me disait souvent: « Le corridor est mal éclairé; le jour où

les Allemands (j'ajoute « ou les Polonais ») y déposeront quelque salété, c'est nous autres qui trébuchons et ça fera de la casse ». Ce n'était peut-être pas éminemment fin, mais me semblait juste; je crois que ce coin-là nous causera bien des ennuis. Au risque de passer pour germanophile, j'ajouterais que Dantzig est autant polonais que Bruxelles hottentot — et ce n'est pas même un beau cadeau que l'on a voulu faire aux Polonais, car ils sont en conflit quotidien — je le sais par expérience — avec les autorités et la population qui est pire qu'allemande: prussienne. Ajoutons que l'« impartial » délégué-observateur installé à Dantzig par la S. D. N. est un douanier anglais qui donne toujours, et par principe, raison au Sénat prussien de Dantzig lorsque ce dernier est en conflit (trente fois par jour) avec le Haut-Commissariat polonais. Alors, ce dernier pousse les hauts cris (avouons entre nous qu'ils ne sont pas fins diplomates) et c'est ainsi que l'on entend à Genève les graves archontes de la S. D. N. discuter des heures entières avant de décider s'il convient de laisser aux Polonais — en dépit de l'opposition du Sénat dantzigois — le droit d'apposer sur la porte donnant aux lieux, dans les wagons circulant par l'Etat libre, une traduction du mot « Abort »!! Je ne ris pas, rien de plus exact. Il est également et malheureusement vrai, qu'en fait de travaux d'aménagement les Polonais ont installé tant à Zoppot qu'à Gdynia (autres ports que nous espérons voir se développer par l'activité de nos alliés) de superbes casinos, avec roulette, baccara et nettoyage par le vide. C'est toujours ça. (Tout ce qui précède n'est que le développement de votre écho: Et la Pologne).

Je pense qu'avec moi vous pouvez conclure qu'avant de faire de la rhétorique ou de l'atticisme, ces Messieurs, qui disposent avec la désinvolture que l'on sait de nos personnes et de nos biens, devraient prendre de sérieuses leçons de géographie et d'histoire afin de pallier autant qu'humainement se peut aux conséquences inévitables et, hélas! sanglantes de leur ignorance. Mais il est évidemment plus facile de déclamer: « L'Allemagne paiera » ou « L'épi sauvera le franc » ou encore « Les combattants ont des droits sur nous » (3) et autres calembredaines.

Pour terminer, en tant que philosophe épicurien et touche-à-tout, et si ça peut vous consoler, disons avec Chamfort que « le monde est l'œuvre du diable devenu fou »; avec d'autres: que l'« on ne peut pas toujours s'en faire »; qu'« il n'est si long chemin dont on ne voit le bout »; que « qui vivra, verra »; et qu'enfin, « le rire étant le propre de l'homme »:

Au bal de la Monnaie une dame s'ébat,
Un monsieur en dansant d'un talon sans douceur
Lui écrase le pied; — elle en crie de douleur.

Moralité:

Ah! que le son du cor est triste au fond des bas!

Sur ce, mes chers Moustiquaires, je vous tire ma plus gracieuse révérence selon les règles édictées par le Cyrano de Rostand, c'est-à-dire le plus élégamment qu'il se peut.

Marcel Henry.

(1) Nantir: munir d'un gage pour la garantie d'une dette.

(2) Dantzig est « Etat libre » (Freistaat) et non polonais comme vous l'écrivez par erreur, page 1059.

(3) Qu'ils disent — aurait pu ajouter ce spirituel ministre.

Plaques émaillées !

C'est la réclame la plus solide, la plus durable.

Elle ne s'altère jamais aux intempéries. + +

Adressez-vous à la

S. A. Émailleries de Koekelberg

(Anciens Établ. CHERTON)

(BRUXELLES)

— POUR DEVIS ET PROJETS —



La misère du troupier

Cher « Pourquoi Pas? »,

Ne pourriez-vous pas nous venir en aide pour résoudre le petit problème financier suivant? Nous ne nous en sentons pas capables.

Comment partager 30 centimes par jour pour s'acheter du savon (du savon de toilette et du savon anglais pour les harnachements), du cirage, de la cire, du sidol; un peu de beurre, de graisse ou du sirop. Car jusqu'à présent nous n'avons pas encore reçu un atome de ces matières. Il faudrait donc que nous puissions mettre chaque jour une partie de notre solde de côté, afin de nous équiper. Bien que rentrés le 15 septembre, nous n'avons jusqu'à présent que deux vieux manteaux, une culotte d'équitation (usagée), pas de guêtres. Nous sortons toujours en civil. Peut-être le ministre compétent pourrait-il nous aider et nous accorder une petite indemnité pour l'usage de nos vêtements civils. Car ne devrions-nous pas être nourris, logés, habillés, entretenus complètement pendant toute la durée de notre service?

Espérant, cher « Pourquoi Pas? », que vous trouverez bien une solution, nous restons vos fidèles lecteurs.

Quelques J. S. L. R./C. T.
Borbeek (Fort II),
Anvers.

Nous ne trouvons pas de solution, mais nous communiquons au ministre.



La réunion de clôture du III^e Congrès international de la navigation aérienne touchait à sa fin. Dans la grande salle des séances solennelles du Palais des Académies, les congressistes, nombreux, et un public de choix, venaient d'écouter avec attention le rapport du président de la conférence et les vœux émis par les sections spécialisées.

Incontestablement, de l'excellente besogne avait été faite au cours de ces quatre derniers jours, et l'on pouvait se réjouir du succès du congrès, organisé et conduit de main de maître par le général Van Crombrugge.

Deux des membres du bureau allaient se disputer l'honneur — et aussi le plaisir — d'adresser à leur président les mots de remerciements qui s'imposaient, lorsque celui-ci, se levant brusquement, déclara de ce ton un peu bourru qui est bien dans son genre, tout de simplicité et de bonhomie : « Je suppose que plus personne n'a rien à dire... » Et, sans même prendre la peine d'un temps : « La séance est levée »...

Et voilà le général Van Crombrugge parti, laissant ses collègues désemparés et les deux candidats orateurs en carafe...

En passant à côté du commandant Desoil, son adjoint et précieux collaborateur, il lui dit :

— Court et bon, hein ! Desoil... En cinq sec, mon cher, en cinq sec ! !

L'un des deux délégués qui voulait prendre la parole déclara alors, dépité tout de même :

— Le général m'a littéralement pick pocketé mon taïus !
— Au moins, remarqua M. Fernand Jacobs, ce n'est pas du vol à... l'esbroufe !

???

Un récent remaniement ministériel a donné, en France, le portefeuille de l'Instruction publique à M. Yvon Delbos. Qui ?... Quoi ?... M. Delbos ?

A vous, ce nom ne dit rien. Pour ceux qui suivent le sport du ballon ovale, il rappelle celui d'un remarquable joueur de première division qui eut son heure de célébrité dans le Midi.

Hé ! oui, avant de se lancer dans la mêlée électorale, Yvon Delbos était déjà un as de la « mêlée » au rugby.

Et, à son sujet, notre confrère *Les Sports* donne l'écho ci-dessous :

Dans la nuit le phare Luchaire jette ses signaux lumineux.

FIAT

PRIX RENDU BRUXELLES
LIVRAISON IMMEDIATE

501 — 4 CYLINDRES 10/12 C. V.

Châssis	Fr.	19.700
Torpédo standard.		27.400
Conduite intérieure 4 places		34.100

505 — 4 CYLINDRES 17 C. V.

7 PLACES

Torpédo standard.	39.650
Torpédo grand luxe	44.700
Limousine grand luxe.	50.000
Landulet grand luxe	54.000
Conduite intérieure	50.000

510 — 6 CYLINDRES 24 C. V.

7 PLACES

Torpédo standard.	48.800
Torpédo grand luxe	54.500
Landulet grand luxe	63.500
Conduite intérieure grand luxe.	73.600
Conduite intérieure normale	61.000

CES PRIX S'ENTENDENT SUR LA BASE DU
DOLLAR A 21 FRANCS

519 6 CYLINDRES 30 C. V.
— GRAND LUXE —

Agence exclusive pour la Belgique :

AUTO-LOCOMOTION

35-45, Rue de l'Amazone, BRUXELLES

Téléphones : 448,20 — 448,29 — 478,61



Du journal *La Rampe*, 27 septembre :

Se tromper d'un mot ou d'une syllabe au milieu d'une tirade est toujours une menace redoutable pour les comédiens nerveux, et les plus experts ne sont pas à l'abri d'un accident.

Certaines de ces « onomatopées » fâcheuses sont très connues. Ainsi : « Trompez, sonnettes ! » pour « Sonnez, trompettes ! », « un mou de veau » pour « un mot de vous »...

Il faudrait cependant ne pas confondre lapin avec libellule et onomatopée avec contrepétrie !...

???

De Sander Pierron, dans *La Province* du 5 octobre, cette phrase, à propos du sculpteur Jacques Du Breucq et de la reconstitution du jubé de Sainte-Waudru :

Par fortune, la réparation est possible, et il faut souhaiter que la restauration du jubé de Sainte-Waudru fasse ressurgir dans toute son ampleur décorative ce joyau dont il n'existe point de pareil dans les anciennes dix-sept provinces et qui est une sorte de lumineuse, d'émotionnante préface au vaste livre du mouvement artistique dont il est le point de départ et qui, avec des chances et des malchances, s'est développé jusqu'à nos jours.

Saluons l'ampleur de ce joyau qui est le point de départ d'un livre qui s'est développé avec des chances et des malchances...

???

Annonce parue dans le *Réveil barrois* :

A vendre, une auto de six places, force 7 HP. Panhard-Levassor. S'adresser au bureau du journal.

Six chevaux pour les six voyageurs, et le septième pour les bagages, vraisemblablement...

???

De la *Meuse* du 15 octobre, en faits divers :

Un autre Italien, Giovanni Ezani, qui se trouvait parmi les assaillants, fut atteint par un sixième projectile, qui lui fit une blessure peu grave à la tête.

Ce dernier se rendit lui-même chez un médecin qui lui prodigua des soins.

Espérons qu'à l'heure où nous écrivons, le projectile, complètement rétabli, aura pu regagner son domicile...

???

Offrez un abonnement à *LA LECTURE UNIVERSELLE*, 86, rue de la Montagne, Bruxelles. — 300,000 volumes en lecture. Abonnements : 25 francs par an ou 5 francs par mois. — Catalogue français en cours de publication.

Fauteuils numérotés pour tous les théâtres et réservés pour les cinémas, avec une sensible réduction de prix.

???

Voici deux perles découvertes dans « Un Pèlerin de Furnes », de Henri Davignon :

Pages 166 et 167 :

...se laissa balancer au mouvement monotone de la course sans heurt sur le gravier du canal de Nieuport à Dunkerque.

Page 173 (pénultième alinéa) :

...Faut-il accepter la soudaine piqûre de rancune, de jalousie qui pénètre le cœur jusqu'à la moelle?

???

Du *Journal du Luxembourg*, 24 septembre :

On demande jeune servante, de 19 à 50 ans...

Il y a de la marge !

???

HOTEL SIEBERTZ, CHARLEROI

Restaurant premier ordre — Tous les confort

???

De la *Chronique d'Etterbeek*, 15 septembre 1925 :

En 1923, le Comité des colonies scolaires recevait un don de 500 francs. C'était déjà une manifestation de virilité.

Voilà de la virilité à bon compte. Pends-toi, Voronoff...

???

D'une nouvelle d'Edmond Jaloux, publiée dans la *Dernière Heure* du 4 octobre :

... Il y eut des scènes pendant six mois. De guerre lasse, mon grand-oncle lâcha l'autorisation tant désirée et l'on vit arriver une étrange créature, très pâle et très brune, mi-Française, mi-Italienne, mi-Syrienne, du nom d'Aïda Mellina. Elle était paresseuse, menteuse, taciturne et passait son temps à fumer des cigarettes et à manger des confitures.

Trois moitiés en un seul corps ! Voilà qui choque l'arithmétique élémentaire...

???

M. Max N... raconte, dans la *Dernière Heure*, l'histoire du léopard du prince Léopold :

J'ai fini par échouer, vers le tard, à Wavre. L'agent de la Forminière, M. Uyttenhoven, m'a reçu gentiment. Il porte des lunettes rondes cernées d'écaïlle, et des espadrilles en toile blanche.

Lui s'appelait Paf et elle Pif. Ils étaient frère et sœur. Dès leur âge le plus tendre ils avaient pris l'habitude amicale de se sucer mutuellement les oreilles.

Eh bien ! en voilà des mœurs !...

Pianos et Auto-pianos de Fabrication Belge

LUCIEN OOR

25-26, BOULEVARD BOTANIQUE, BRUXELLES

Seule maison belge fabriquant elle-même les mécanismes d'AUTO-PIANOS

Spécialité de transformation d'anciens appareils en 88 notes.

Téléphone : 120,77.

SPÉCIALISTES EN VÊTEMENTS

pour la Ville

la Pluie

le Voyage

l'Automobile

GABARDINES BREVETÉES

l'Aviation

Cuir Mode

les Sports

Vêtements Cuir

The Destroyer's Raincoat Co

SOCIÉTÉ ANONYME



MAISONS DE VENTE :

OSTENDE

GAND

ANVERS

Rue de la Chapelle, 13

Rue des Champs, 29

Place de Meir, 89



BRUXELLES

Chaussée d'Ixelles, 56-58

Passage du Nord, 24-26-28-30



GRANDS MAGASINS DE NOUVEAUTES

Aux VARIETES

C. & A. DE BAERDEMACKER



Des prix comme au
bon vieux temps

Lundi 19 OCTOBRE et jours suivants

OFFRES SPÉCIALES en CONFÉCTIONS

MAISONS DE VENTE A : BRUXELLES, ANVERS, CHARLEROI, COURTRAI, LIÈGE, LOUVAIN,
MALINES, NAMUR, OSTENDE, TOURNAI, VERVIERS ET WAVRE.

USINE, ADMINISTRATION et BUREAUX : 31 à 35, rue d'Anethan, BRUXELLES